

JOURNAL DES DEMOISELLES
ET
PETIT COURRIER DES DAMES
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

LES FLEURS ÉTRANGES

(SUITE ET FIN)

Les Lumineuses.

Permettez-moi de débiter par une digression et de vous présenter d'abord un insecte. En le suivant, il nous conduira tout naturellement aux *lumineuses*, plantes étranges entre toutes, qui illumineront ces pages d'un éclat fantastique.

L'insecte, c'est le *Cucujo* du Brésil, le *lucifer* ou porte-feu du Nouveau-Monde, l'animal le plus phosphorescent de la création. A côté de ce fulgore américain, le petit ver luisant de nos bois n'est qu'une étincelle.

Quand par une nuit sombre, les Indiens ont à traverser une forêt, ils s'attachent à l'orteil deux ou trois fulgores et, ces lanternes vivantes à leurs pieds, ils suivent leur chemin aussi sûrement que s'ils étaient précédés d'un falot.

Mieux encore, cet insecte lumineux sert de bijou aux créoles de la Havane et de Rio-Janeiro. Mêlé aux pierreries, c'est un camée vivant qui efface, par sa splendeur, le feu des diamants et le doux éclat des perles.

« Les jours de bal, raconte l'éminent naturaliste Girard, on introduit ces curieux insectes dans de petits sacs en tulle léger qu'on dispose avec goût sur les jupes. Il en est d'autres auxquels on passe, sans les blesser aucunement, une fine aiguille entre la tête et le corselet; puis, on la pique dans les cheveux pour maintenir la mantille, en les entourant de plumes d'oiseaux-

mouche et de diamants, ce qui forme une coiffure éblouissante. »

Un autre savant, M. Chanut, ajoute : « Par un caprice charmant, les belles dames créoles de la Havane placent ces fulgores dans les plis de leur robe blanche qui semble alors réfléchir les rayons argentés de la lune, ou bien elles les fixent comme un diamant dans leurs beaux cheveux noirs. Cette coiffure originale a un effet magique qui s'harmonise admirablement avec le genre de beauté de ces pâles et brunes Espagnoles.

» Après quelques heures de captivité dans le pli d'une robe ou dans une boucle de cheveux, le pauvre insecte qu'on a arraché aux charmes de sa forêt languit, perd son éclat.

» Alors, une blanche petite main, aussi tyrannique que coquette, taquine et secoue ce bijou vivant qui, aussitôt, se ranime, s'agite, se met à scintiller pour jouer son rôle de pierrerie.

» Après le bal on met le fulgore dans une coquille d'eau où il semble renaitre, en se débarrassant de la poussière des salons.

» Mais un nouveau rôle l'attend; il ne sort du bain que pour entrer dans une cage où il brille toujours, remplissant la chambre de la créole endormie d'une douce et constante clarté.

» Le bijou s'est fait veilleuse. »

Eh bien ! le règne végétal, lui aussi, a ses vers-luisants, ses fulgores et ses lucifers. Il a ses plantes phosphorescentes, ses fleurs lumineuses.

Un soir, en passant dans les rues de la Villa

Nationale, l'illustre voyageur Gardner remarqua une troupe d'enfants qui jouaient avec des objets lumineux. Il suppose d'abord que ce sont de gros fulgures, mais bientôt il s'aperçoit de son erreur. Ce que ces enfants agitent dans leurs mains vivement éclairées, ce sont des champignons phosphorescents. Le lendemain, Gardner lui-même fit une ample récolte de ces plantes bizarres qui, dans ces contrées, poussent en grande abondance sur les feuilles mortes d'un palmier nain.

« Cette plante, dit Gardner dans ses *Voyages au Brésil*, émet dans la nuit une vive lumière phosphorescente d'un vert pâle magnifique. Si l'on place un de ces champignons dans une chambre obscure, la lumière qu'il dégage suffit pour permettre de lire l'écriture la plus fine. »

A l'époque même où Gardner découvrait dans les solitudes du Brésil ce champignon merveilleux, l'anglais Drummond, explorant l'Australie, contemplait avec étonnement une espèce géante de champignons lumineux qui étendaient au dessus des hautes herbes comme un nuage de feu.

Plus tard, dans les Indes, le major Madden découvrit à son tour des plantes d'aspect fort étrange, émettant aussi une vive lumière phosphorescente.

La découverte de ces végétaux luisants fut, dit-on, l'effet d'un pur hasard, et l'on raconte que l'indigène qui aperçut, le premier, ces plantes mystérieuses brillant d'un éclat extraordinaire au milieu du fracas céleste d'une nuit d'orage, fut saisi d'une terreur profonde.

Voyant, tout à coup, une immense trainée de feu onduler sur les hautes herbes comme un reptile colossal, puis s'étendre autour de lui en nappe lumineuse et l'envelopper d'une auréole éblouissante, il prit la fuite et se blottit, tout tremblant, derrière un rocher.

« La foudre ! s'écria-t-il d'une voix consternée, la foudre ! »

C'était une plante...

Depuis longtemps, les Brahmines connaissent ce curieux végétal sous le nom de *Jyolismati* ce qui veut dire, je crois, *plante flamboyante*.

C'est ainsi que nous voyons ces végétaux lumineux étonner à la fois de leur éclat mystérieux l'Inde, le Brésil et l'Australie.

Ces plantes-feu ne sont donc pas absolument rares. Il arrive parfois que des montagnes entières en sont comme illuminées de la base au sommet. Spectacle enchanté, tableau merveilleux qui laisse bien loin, derrière lui, les illuminations d'une ville en fête.

En 1845, les montagnes de Syrie se trouvèrent subitement enveloppées d'un nuage de feu, à la grande consternation des habitants de ces contrées, qui crurent à la fin du monde. On aurait

dit que la Nature fêtait à sa façon quelque grand anniversaire inconnu des hommes.

Au nombre de ces plantes lumineuses il convient de placer le *Dictamus fraxitella*, sorte de buisson phosphorescent assez commun dans l'Himalaya. Il ne serait pas impossible que la tradition biblique du fameux buisson ardent vint de cette plante qui s'enflamme et brille sans se consumer !

Dans les jungles d'Ooragham, se trouve un végétal phosphorescent, une orchidée, qui fit l'admiration de la Société royale d'Agriculture de Londres.

Plus curieuse et plus étonnante encore que les champignons lumineux de Gardner et de Drummond, que les *Jyolismati* du major Madden, que le *Dictamus* de l'Himalaya.

Pour provoquer son éclatante résurrection, il suffit de l'envelopper d'un linge mouillé, pendant une heure. Alors, cette mystérieuse orchidée s'illumine comme de son vivant, et répand dans l'obscurité une clarté assez grande pour qu'on puisse lire à sa seule lumière.

Autre singularité : la racine de cette plante a la même propriété que la tige. On la mouille et elle éclaire.

L'eau, c'est l'huile de cette lampe merveilleuse qui se remonte d'elle-même et ne s'use jamais.

Sous un peu d'eau, la Fleur de Résurrection, que nous connaissons déjà, renaît et fleurit.

Sous un peu d'eau, la plante d'Ooragham revit et brille.

Toutes les deux sortent du tombeau pour nous offrir : l'une sa lumière, l'autre sa fleur.

La Rose de Jéricho.

La Rose de Jéricho n'est pas une rareté, mais elle est un prodige. Poussant presque partout sous le soleil d'Orient, elle fleurit dans les vallons de la Palestine et les plaines sablonneuses de l'Égypte, sur les rivages de la Mer Rouge, en Arabie, en Syrie, aux bords des fleuves antiques et des eaux sacrées qui baignent les pages de la Bible.

Les savants lui ont donné le nom d'*Anastatique*, et les Arabes l'appellent poétiquement *K Meryem*, fleur de Marie. Pour le peuple c'est la Rose de Jéricho.

Du centre de ses feuilles d'un vert grisâtre et mélancolique, s'élance une frêle tige chargée de fleurettes éblouissantes. Autant ce feuillage est triste, autant cette fleur est riante.

Après la floraison, la tige s'incline, les pétales se flétrissent et tombent ; et dans la silique, j'allais dire dans le berceau, mûrit la semence, se prépare la graine.

La graine est mûre ; le sol va la recevoir, la prendre, la féconder. Si des pluies bienfaisantes

ont préparé et rafraîchi la terre, tout sera pour le mieux. La graine germera à souhait, deviendra, à son tour, plante et fleur.

Mais, si la sécheresse est implacable et le sol brûlé, la Rose de Jéricho se gardera bien de livrer ses graines aux ardeurs d'un soleil qui les calcinerait.

Elle a vécu, elle a fleuri pour se reproduire; ces graines sont ses enfants. Elle ne saurait les abandonner à la mort. Que fait-elle? Elle ramène vers le sol l'extrémité de sa tige et de ses rameaux desséchés, recouvre chaque silique, protège chaque berceau où la graine sommeille.

En la voyant ainsi flétrie et penchée, repliée sur elle-même, on dirait une plante morte. Non; elle vit, elle se recueille, elle songe à ses graines et aux petites roses qui naîtront de ces graines.

Mais l'heure marquée par la Nature de confier cette semence à la terre a sonné, et la Nature n'attend pas, elle veut être obéie. D'un autre côté le sol est toujours brûlant : une poussière de feu. Quelle anxiété, quel tourment pour la plante-mère! Que va-t-il se passer? Un miracle : la Rose de Jéricho abritant toujours ses graines sous ses rameaux desséchés, entreprendra le plus merveilleux des voyages et transportera sa précieuse semence sur une terre plus clémente.

Peu à peu, elle détache du sol la forte racine qui l'y tenait attachée, et, grâce à ses efforts maternels, elle ne touche plus à la terre que par une fibrille imperceptible, un fil vivant. Qu'attend-elle? Le vent qui passe sur la plaine aride, le vent du désert qui la prend, la saisit, l'emporte dans les airs pour la déposer au bord d'une source ou d'une rivière, sur la lisière d'un bois, sous les frais ombrages de quelque oasis.

Là, après ce voyage féerique sur les ailes du vent, la Rose de Jéricho s'attache à la terre humide et bienfaisante qui fera prospérer ses graines; elle sort de sa léthargie, se ranime, reverdit, découvre le berceau où dormait sa semence tendrement abritée et la confie au sol.

Mais, dès qu'elle est séparée de ses graines, elle dépérit, se penche, incline ses rameaux desséchés et tombe dans une léthargie nouvelle.

Un jour peut-être elle se réveillera encore; mais elle ne fleurira plus. Que lui importe! Elle a sauvé ses graines, et ses graines devenues roses à leur tour, fleuriront comme fleurit leur mère.

La Sauge.

Il n'y a peut-être pas de plante plus répandue et plus connue que la Sauge. On la trouve sous tous les climats, dans tous les pays et, partout, sa présence est douce et chère aux hommes.

C'est mieux qu'une plante étrange, c'est une

herbe sacrée qui, pendant des siècles, eut dans tous les jardins sa place d'honneur et de sympathie.

C'était la plante de la maison, l'amie du foyer, la providence du malade, la douce et bonne Sauge, vivant respectée dans un petit coin du jardin rustique, à l'abri des vents; elle était, à part, au milieu des thym et des lavandes, dans ce sanctuaire ensoleillé, rigoureusement interdit aux orties et au chiendent.

Et on lui donnait des noms charmants dictés par la reconnaissance et l'amitié. On l'appelait la toute bonne, la bienfaisante, la salutaire, la guérisseuse, la plante de santé, la feuille de secours, la fleur de repos, l'herbe de la Vierge.

Rabelais exaltait ses propriétés bienfaisantes, et Michel Montaigne, dans son jardin, cultivait des Sauges de la main qui écrivait les *Essais*. Jean-Jacques a consacré à cette douce plante une page exquise. Enfin, cet aphorisme de l'école de Salerne était passé en usage :

Peut-on craindre de voir sa fin
Quand on a Sauge en son jardin?

Mais les plantes et les fleurs ont, aussi bien que les empires, leur grandeur et leur décadence.

Distracts par de nouvelles études, les médecins semblent oublier la Sauge que les anciens appelaient l'herbe sacrée.

Moins ingrat et peut-être plus avisé, le peuple est resté fidèle à la Sauge qu'il emploie contre les assoupissements, les spasmes, les vertiges, les accidents nerveux. C'est toujours sa fleur de repos, sa plante de santé.

La Sauge est une des premières plantes bienfaisantes que Dieu fait pousser sous les pas de l'homme pour réparer ses forces et adoucir ses maux.

C'est aussi une plante étrange en cela que les voyageurs l'ont rencontrée sur tous les points du Globe et que, partout où elle croît, la reconnaissance populaire l'entoure, en quelque sorte, d'un respect familial, soit qu'elle donne à la Sauge des noms imagés et charmants, soit qu'elle enguirlande ses feuilles salutaires de gracieuses légendes.

C'est justement par une légende que vous me permettez de terminer cette page consacrée à la Sauge, à l'herbe de la Vierge.

Les soldats d'Hérode cherchaient l'Enfant Jésus pour le faire mourir. Marie plus morte que vive, fuit à travers les montagnes de la Judée, serrant son fils sur son cœur. Saint Joseph, resté dans la plaine, demandait de maison en maison un abri qu'on lui refusait.

Tout à coup, Marie entend derrière elle un bruit de pas : c'étaient les soldats qui la cherchaient. Où se réfugier? Comment soustraire l'enfant à la mort? Dans sa détresse, elle s'adresse à tout ce qui l'entoure. Apercevant une

belle rose épanouie, elle lui dit : « Rose, belle » rose, épanouis-toi plus encore; ouvre tes » feuilles et cache mon pauvre enfant qu'on veut » tuer. »

La rose répondit :

« Passe ton chemin, car les soldats en cher- » chant ton enfant, me terniraient, m'effeuille- » raient peut-être. Voilà un œillet, là-bas; va lui » demander un abri. Peut-être pourra-t-il te le » donner. »

La Vierge y courut :

« Œillet, bel œillet, épanouis-toi, élargis tes » feuilles pour cacher mon pauvre enfant qu'on » veut tuer. »

« Passe ton chemin, répondit l'œillet; je n'ai » pas le temps de t'écouter, car il faut que je » fleurisse. J'aperçois sur ce rocher une sauge, » emblème de pauvreté. Va lui demander asile. » La Vierge s'y précipite ;

« Sauge, bonne petite saugette, épanouis-toi » pour cacher mon pauvre enfant qu'on veut » tuer. »

Et la Sauge aussitôt s'épanouit tellement, elle élargit si bien ses feuilles, que l'enfant et la mère purent s'y cacher.

Quand tout danger fut passé, Marie sortit de sa cachette et dit : « Bonne Sauge, pauvre petite » saugette, fleur des pauvres, je te bénis. » Et cette bénédiction dota la Sauge de vertus souveraines.



La Fleur-Bonjour.

Quand on aborde les sensitives, on entre dans le monde des fées. Ici, tout est miracle pour les yeux et confusion pour l'esprit, doute pour les savants, mystère pour l'homme.

La sensibilité, ou si vous aimez mieux l'irritabilité de certaines plantes est tellement extraordinaire, qu'on serait disposé à les prendre pour des êtres animés exprimant, par une mimique étonnante, leurs joies et leurs douleurs.

« Les plantes, disait Bernardin de Saint-Pierre, ne sont guère mieux connues que les étoiles. »

De tous temps, les Indous ont regardé les plantes comme des êtres animés et sentant.

« Les plantes et les animaux, est-il écrit dans les lois divines de Manou, ont intérieurement le sentiment de leur existence, et ils ont aussi leur peine et leur bonheur. »

Aussi bien, les Indous éprouvent autant de répugnance à détruire un arbre, à casser une branche, qu'à immoler un animal, qu'à mutiler un homme.

Ils se refusent même, prétend Boscowitz, à manger des fruits verts, afin de ne pas en arrêter le développement.

« Tout ce qui vit, disent-ils, est nécessairement animé. »

Mais j'ai l'air de professer quand ma seule prétention est de faire défilé, sous vos yeux, les merveilles du monde végétal.

« Lorsqu'en 1518, dit Arnold Boscowitz, dont je me plais à citer le nom autorisé, lorsque les Espagnols pénétrèrent dans les vastes solitudes américaines, ils furent saisis d'étonnement à la vue des plantes singulières qui peuplaient la Savane.

« Au moindre contact de la main, ces plantes s'agitaient, s'émouvaient, se balançaient. Elles fermaient leurs feuilles, elles inclinaient leurs rameaux, puis elles semblaient tout à coup mortes ou endormies. »

Et ces mouvements étranges, chères lectrices, se propageaient de proche en proche si bien que toutes les plantes s'agitaient, se penchaient se redressaient à l'envi comme si elles ressentissaient l'injure faite à leur compagne, qu'une main sacrilège avait froissée.

« On eut dit, ajoute Boscowitz, que l'apparition des étrangers mettait en émoi la société végétale toute entière. »

Ces plantes c'étaient des mimeuses, des sensitives.

Dans son voyage au Brésil, M. de Martins a vu des sensitives fermer leurs feuilles quand un cheval galopait à quelque distance.

De son côté, Boscowitz a remarqué des mimeuses qui fermaient précipitamment leurs feuilles à l'approche de l'homme, comme effrayées du léger tremblement que ses pas imprimaient au sol. « Bien plus, ajoute le savant voyageur, lorsque les rayons du soleil frappaient directement sur un groupe considérable de sensitives, une grande animation se manifestait au sein de la tribu : on voyait des feuilles se plier et s'incliner, tandis que d'autres, qui s'étaient déjà ployées, s'ouvraient, se redressaient, se balançaient voluptueusement dans un bain de rayons. »

On se représente aisément l'étrange physiologie que ces mouvements cadencés donnaient au monde de la forêt.

Au Sénégal se trouve une sensitive plus bizarre encore que les mimeuses des savants de Martins et Boscowitz.

Les Nègres lui ont donné le nom pittoresque de *Guérïkar*, ce qui veut dire : *bonjour*.

Chaque fois qu'on touche cette plante ou même « qu'on se penche sur elle en parlant », elle incline sa tige et renverse ses feuilles pour répondre au salut.

« Bonjour ! » a l'air de dire cette plante féérique qui découvre ses feuilles comme on ôte son chapeau en faisant la révérence.

Tant de politesse chez une plante ne pouvait manquer de frapper l'imagination des peuplades africaines.

Voici de quelle façon, plus ingénieuse que

scientifique, les Nègres du Sénégal expliquent les salutations exagérées des guérikars :

Jadis, un soir de grande victoire, leur puissant monarque Avoë, prophète et magicien sans rival, passait en revue ses prisonniers de guerre. Irrités de leur défaite, les vaincus refusèrent de se prosterner devant le vainqueur.

Au lieu de décapiter les captifs, Avoë les toucha du pommeau de son glaive et ils se trouvèrent changés en plantes, en pauvres sensibles

condamnées à saluer, à s'incliner à tout propos.

Et les bons Nègres vous affirment que chaque fois qu'on coupe une plante-bonjour, on tranche une existence, on détruit une vie.

Maintenant que vous connaissez la plus polie des plantes et la plus gracieuse des sensibles, je n'ai plus qu'à lui tirer ma révérence en lui disant : bonsoir, bonjour !

FIN

FULBERT DUMONTEIL.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LES GRANDES DÉCOUVERTES

DU XIII^e AU XVI^e SIÈCLE

Par ÉDOUARD CAT, maître de Conférences.

Nous nous reprochons souvent de favoriser les goûts frivoles de la chère jeunesse en indiquant, dans ces colonnes, tant de livres d'imagination, tant de romans, tant d'œuvres dont il ne reste rien, quand on les a lues; aussi accueillons-nous avec joie tout ouvrage sérieux, conçu dans un bon esprit et qui peut à la fois instruire et intéresser nos lectrices. Les *Grandes Découvertes* sont de ce nombre.

L'auteur commence par établir les connaissances des anciens en fait de Géographie; l'invasion des Barbares fit reculer cette science comme toutes les autres sciences, et il fallut le génie intrépide des Colomb, des Vasco de Gama, des Magellan, pour ouvrir de nouvelles voies à la curiosité, au négoce et, on voudrait pouvoir le dire, à la civilisation.

L'auteur raconte la découverte de l'Amérique, et les découvertes successives faites dans ce vaste et mystérieux continent. Il décrit avec beaucoup de talent la conquête du Mexique par Fernand Cortez et, en blâmant énergiquement la cruauté des Espagnols envers ces peuples infortunés, victimes de leurs propres richesses, il rend justice aux efforts de Las-Casas et des Dominicains, qui ne cessèrent de protester contre ces barbaries. Il oppose aux procédés de la colonisation espagnole, la bonté des Français dans l'Amérique du Nord et au Brésil, et il rappelle la touchante affection des indigènes pour leurs bienveillants vainqueurs.

Tout ce volume est intéressant et instructif; nos lectrices nous sauront gré de le leur avoir signalé. (1)

M. B.

(1) Degorce-Cadot, Paris. — Un volume in-8°. — Prix, 2 fr. 50 c.

VIE DE MADAME MOLÉ

PAR M. LE MARQUIS DE SÉGUR

Après la crise terrible de la Révolution, à la vue des ruines amassées par elle, les âmes croyantes s'émurent, et de toutes parts il y eut une féconde ardeur pour le bien, une magnifique floraison d'œuvres pieuses et charitables, destinées à réparer les désastres causés par ce redoutable cyclone. L'Eglise sortait encore une fois des prisons et des catacombes, et il serait difficile d'énumérer toutes les saintes créations que la foi suggéra alors : la sœur Emilie Rodat donna aux petits enfants et aux malades des mères dévouées, en fondant la Sainte-Famille; mademoiselle de Tranquellon fondait les Filles de Marie, l'abbé Joye faisait aimer de toutes parts les Filles de la Providence, et madame Molé donnait, à l'enfance pauvre et délaissée plus et mieux que des institutrices, de véritables mères.

Elle avait connu toutes les prospérités de la vie et aussi les plus tragiques infortunes. Elle réunissait en elle, deux des plus illustres noms de l'ancien régime : elle était née Lamoignon et mariée à un Molé; ce mari, tendrement aimé, périt sur l'échafaud, elle-même fut enfermée à la Conciergerie et quand elle en sortit, elle ne vécut plus que pour le ciel, et pour mieux y parvenir, elle s'occupa de ses enfants avec un grand amour et des pauvres avec une ardente sollicitude. Elle ressentait vivement la détresse de l'Eglise et l'abandon du jeune âge; personne n'instruisait les enfants de leurs devoirs envers Dieu, elle voulait venir à leur aide, et elle soupirait après l'instant où, dégagée de ses liens, elle pourrait enfin tout entière se donner aux malheureux.

Elle n'avait pas quarante ans, elle était en pleine jouissance de la liberté, de la fortune, des jouissances de la société, des jouissances mater-

nelles, et pourtant, elle quitta tout, elle renonça à tout, et elle alla, au fond de la Bretagne, fonder une pauvre communauté, destinée à élever les petits indigents. Elle subit toutes les épreuves de la misère très réelle, des contradictions, des désapprobations, et pourtant elle déclarait qu'elle était dans la Terre promise, que son cœur se dilatait et s'ouvrait aux plus pures consolations.

C'est ainsi que fut fondé l'Institut de charité de Saint-Louis, qui existe encore en pleine prospérité; il faut lire, dans les belles pages de M. de Ségur, la vie et les touchantes vertus de madame Molé, vertus qui s'enchaînent les unes aux autres, car elle fut une fille, une femme, une mère accomplies autant qu'une admirable religieuse. Ce sont là de grands exemples dont notre siècle a besoin (1).

M. B.

LE GROS LOT

PAR MADAME DE STOLTZ

Le gros lot a été gagné par un petit meunier, dont la tête tourne aussitôt comme les ailes de son moulin. Il quitte son doux pays normand, il quitte le nom honorable de son père, il s'en va à Paris, se fait appeler le marquis de la Filaudière, et vit dans un grand luxe, auquel il a associé un de ses cousins, François; celui-ci se marie à une fille bien née et tous vivent avec le cousin enrichi, qui leur fait payer cher ses largesses, par son caractère égoïste et rude. Deux enfants sont nés de ce mariage; Cécile, la petite fille, d'une santé délicate, est envoyée chez une de ses tantes, fermière dans le Bocage normand, qui reçoit l'enfant à bras ouvert, s'y attache, lui fait aimer la vie rustique et surtout lui fait comprendre les sentiments vrais et purs. Cécile chérit cette bonne parente, que madame de Stoltz peint sous les plus aimables traits, et lorsque le malheur vient s'asseoir au foyer parisien, lorsque le vieux meunier meurt désespéré et ruiné, lorsque la pauvre mère se croit sans ressources, c'est la digne fermière qui vient au secours de tous, et le livre finit ainsi sous l'impression la plus douce. Il est écrit avec le charme et l'esprit qui distinguent tous les ouvrages de notre chère collaboratrice (2).

LA CUISINE DES PETITS MÉNAGES

PAR DELAHAYE

Nous croyons rendre un vrai service aux jeunes maîtresses de maison en leur signalant un livre de cuisine... Oui, un livre de cuisine,

un cordon-bleu, une cuisinière bourgeoise, un livre honnête, clair, bien fait, et qui vient à son heure, puisque les domestiques se font très rares, qu'elles font payer à prix d'or leur médiocres services, et que le talent d'une cuisinière se paie aujourd'hui plus que celui d'un bon comptable autrefois. Il faut donc suppléer et tâcher de se passer de ces orgueilleux génies. Or, voici un petit livre, édité par la maison Hachette, qui pense à tout; ce petit livre est un excellent guide pour une jeune femme: en le lisant, elle pourra former parfaitement une servante, l'instruire des mystères de la table, depuis le pot-au-feu jusqu'à la bavaroise à la vanille; elle pourra se former elle-même, afin de remplacer au besoin une domestique absente et de tenir elle-même, et avec grâce, la queue de la poêle. Il n'est pas ici-bas une connaissance plus utile, et celle-ci regarde spécialement les mères de famille, si intéressées au bien-être des êtres chéris qui vivent sous leur toit. Qu'elles achètent ce volume, elles en seront contentes! (1)

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR

LEOPARDI ET SA FAMILLE

PAR LA COMTESSE T. LEOPARDI

Giacomo Leopardi est compté parmi les grands poètes de l'Italie moderne; il était né d'une famille très ancienne, très noble et très dévouée aux grands intérêts de la Religion. Il s'éloigna de la tradition de ses ancêtres, et ce fut là certainement le grand malheur de sa vie. Le Ciel lui avait accordé les talents les plus rares; helléniste consommé, poète admirable, il a laissé une œuvre en prose, *Opere morali*, que Manzoni qualifiait de chef-d'œuvre. Au milieu de cette gloire littéraire, il vécut et mourut consumé de chagrin, car son âme, qui osait douter de Dieu, était pourtant de celles dont Saint Augustin a dit: *Vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu, et nous serons inquiets tant que nous ne serons pas à vous!*

Leopardi s'est éteint en 1837, il n'avait pas quarante ans. Aussitôt après sa mort, une légende se répandit sur ses infortunes, sur les procédés de sa famille à son égard, les anecdotes s'enchaînèrent aux anecdotes, les mensonges aux mensonges, le conte devenait de l'histoire, quand une femme aussi distinguée que spirituelle, la comtesse Teresa Leopardi, a pris enfin la plume dans le but de restituer la vérité tant offensée, de défendre la famille de Leopardi et de rendre en même temps à la mémoire de son beau-frère, l'honneur qu'elle mérite.

Cette œuvre, écrite en français, est extrême-

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix du volume, 3 fr. 50 c.

(2) Chez René Haton, rue Bonaparte. — Prix du volume, 2 fr.

(1) Librairie Hachette. — Prix, 50 centimes.

ment intéressante; l'auteur y dépeint admirablement ce que nous connaissons si peu en France, les mœurs d'une famille italienne, dans leur grandeur et leur austérité, ces mœurs qui rappellent la Rome des consuls, tant elles sont probes et pures, tant l'autorité de Dieu, du père et de la mère y est respectée. Dans ces tableaux, tracés d'un pinceau habile, se trouvent mille charmants détails, et l'on se convainc en même temps qu'il faut mettre au rang des fables tout ce qu'on a dit de la dureté des parents de Leopardi envers leur illustre fils. Cette suite de scènes domestiques et cette série de récits sincères sur une famille hors ligne, seront lues avec un vif intérêt,

et nous recommandons fortement ce petit volume à nos lectrices. Il plaira surtout aux mères de famille, en dépeignant les épreuves d'une mère, peut-être aussi cette sévérité d'au-delà les monts fera-t-elle mieux apprécier à nos jeunes gens la douceur de l'intérieur domestique en France.

Une introduction due à la plume très exercée de M. Aulard à qui le noble auteur dédie son livre comme à un ami, en accroît l'intérêt et la valeur. (1) M. B.

(1) Alphonse Lemerre. Passage Choiseul, 31, Paris.
— Prix, 2 francs.

L'ÉPREUVE

(SUITE ET FIN)

XV

En rentrant de la promenade au Bois, le jour même où elle avait avoué à la comtesse le secret douloureux qu'elle ne pouvait plus garder, Marie-Anne, prise de frissons, se mit au lit. En quinze jours, le mal fit de rapides progrès et bien qu'il n'y eût, d'après les médecins, aucun danger sérieux, la pauvre enfant se sentait mourante. Les hommes de l'art, appelés auprès d'elle, la disaient atteinte d'une névrose causée par ses récents chagrins. Ils conseillèrent la distraction, les voyages, dès qu'elle aurait repris des forces. L'important était de l'arracher aux tristes pensées dont l'obsession continuelle pouvait amener les résultats les plus graves.

La malade souriait tristement quand on lui parlait de distraction et elle secouait sa tête pâle avec une expression de désespérance qui faisait mal. Chaque matin, lorsque Lucy entraînait dans sa chambre, son premier mot était celui-ci :

« As-tu une lettre pour moi ? »

— Non ! disait invariablement la comtesse ; Paul t'apportera de ses nouvelles, lui-même. Encore quelques semaines, tu le reverras !

— Jamais ! » murmurait Marie-Anne.

Et, cependant, elle ne pouvait se décider à croire à l'oubli de celui qu'elle aimait. En dépit des apparences, elle l'excusait encore, et, frappée de l'idée que ses jours étaient comptés, elle ne voulait pas quitter ce monde sans dire à son fiancé l'éternel adieu.

Un matin qu'elle se sentait plus faible et plus triste qu'à l'ordinaire, elle fit prier Lucy de venir la trouver. Celle-ci accourut :

« Qu'y a-t-il donc, ma chère, es-tu plus souffrante ? »

— Je ne sais ! murmura mademoiselle de Lérac, le malaise que j'éprouve augmente chaque jour, je me sens mourir. »

La comtesse se mit à rire.

« Voilà une folie, par exemple ! C'est avec de pareilles idées que tu aggraves ton mal... Voyons ! Sois raisonnable.

— Folie ou non, je n'en crois pas moins sentir la vie m'échapper. Je n'ai plus qu'un désir ! Je ne forme plus qu'un vœu... Revoir Paul !... Il faut qu'il sache que je me meurs. Il faut qu'il revienne.

— Mais comment, ma chérie, puisque vos lettres paraissent être égarées à plaisir ?

— Que veux-tu ! Je ne puis me défendre d'espérer encore. Ce que je vais lui envoyer lui parviendra peut-être, en admettant que mes lettres ne soient pas arrivées jusqu'à lui.

— Mais, désormais, son retour n'est pas éloigné. Six semaines, deux mois au plus... Pour quoi ne pas attendre ?

— Non ! Non !... aurai-je le temps d'attendre ? Je veux essayer encore... Je vais lui envoyer un suprême appel.

— Je ne comprends pas !

— Tu vas comprendre ! Ouvrel'armoire à glace. Tu m'apporteras le petit coffret que tu trouveras dans le tiroir. »

Après avoir cherché quelques secondes, la comtesse mit la main sur un mignon coffret d'ébène, et le posa sur le lit de la malade.

Marie-Anne se souleva un peu sur ses oreillers. Sa pâleur était extrême. Elle ouvrit le cof-

fret et elle en retira une guirlande de myosotis si parfaitement imitée, qu'il semblait qu'une main habile vint de la tresser avec des fleurs fraîchement cueillies.

« Tu vois cette guirlande, dit-elle doucement, elle ornait mes cheveux le jour de ton mariage. A la veille de quitter mon fiancé pour deux longues années, dans une heure de tristesse, saisie, malgré moi, de mortels pressentiments, hélas ! réalisés, j'ai voulu lui laisser à sa prière, le souvenir d'un instant de douloureux bonheur. Nous venions d'échanger nos premiers serments avec nos adieux. La pensée de l'immensité qui serait bientôt mise entre nous, nous effrayait. Péniblement impressionnés, nous cherchions à nous rassurer mutuellement. Paul me demanda la moitié de la guirlande mêlée aux nattes de ma chevelure, et il voulut que ces fleurs demeurassent comme un lien entre nous. Il fut convenu que si j'étais frappée d'un coup imprévu ou menacée de quelque danger, que si sa présence m'était indispensable, enfin, cette demi-guirlande, mise sous pli, sans une ligne, sans un mot, et envoyée à son adresse, serait un irrésistible appel fait à son cœur. Il m'a juré qu'alors il briserait tous les obstacles pour venir près de moi. Jusqu'ici j'ai pleuré, j'ai lutté, j'ai souffert, sans vouloir user de ce suprême moyen. Mais je n'ai plus de force, je n'ai plus de courage et je ne veux plus attendre !... »

Un sourire quelque peu moqueur glissa sur les lèvres de la comtesse, mais elle ne fit aucune réflexion de nature à contrarier sa cousine et, après être restée un instant silencieuse, elle dit avec une sorte d'impatience :

« Mais enfin !... Si cet envoi ne parvient pas plus que les autres ? »

— Il ne se perdra pas, reprit Marie-Anne, avec la douce obstination des malades... Tu le recommanderas à la poste.

— Mais encore !... Si Paul ne répond pas, ou plutôt s'il ne revient pas, comme tu te l'imagines ?

— C'est qu'il sera mort ! » murmura la jeune fille en abaissant ses paupières pour cacher ses larmes.

D'un geste fébrile, elle roula la guirlande sur ses doigts pour la faire aussi petite que possible, et elle la glissa dans une large enveloppe que Lucy venait de lui donner.

« Et maintenant, dit-elle, avec un sourire triste, allez ! Partez ! pauvres fleurs, qui portez à mon fiancé mon dernier appel et mon dernier adieu. Ma suprême espérance est attachée à vos pétales fragiles. Ramenez-moi celui que j'aime. »

Elle laissa retomber sa tête fatiguée sur l'oreiller, et d'une voix suppliante :

« Toi seule dois toucher ce message, ma chère Lucy, dit-elle ; qu'il ne soit pas mis dans la boîte, je te prie. Pour me faire plaisir, prends

la peine de la porter toi-même à la poste, remets-le au directeur. Dis-lui que ce sont les vœux d'une malade. J'ai confiance en toi comme en moi-même, ma sœur !

— Je ferai ce que tu voudras, répondit Lucy ; sois plus calme... Le temps de faire atteler. »

Elle sortit en prononçant ces derniers mots. Elle rentra chez elle et s'enferma dans sa chambre. Elle hésitait maintenant à accomplir, sa méchante action. Marie-Anne était si faible et si pâle ! Si elle allait mourir... Si son attente fiévreuse, si ses espoirs déçus allaient la tuer... Elle voulait bien la faire souffrir, la voir pleurer !... mais elle ne voulait pas sa mort. Assise près de la cheminée, le menton appuyé sur sa main délicate, elle réfléchissait profondément. Le résultat de ses réflexions fut : qu'on ne mourait point d'amour, que Paul furieux, désespéré, n'avait nul désir, certainement, de revoir la France ; que si jamais il y revenait, Marie-Anne aurait à cette époque, en désespoir de cause, épousé quelque millionnaire ou, ce qui était plus probable, cherché dans un cloître un apaisement à sa douleur. Qu'envoyer cette guirlande était renouer entre eux une chaîne, qu'à tout prix elle voulait rompre. Elle ne se dit pas, car les méchants ne pensent pas à tout, qu'un rien pouvait déjouer ses odieuses manœuvres, que Paul pouvait revenir, malgré tout. Qu'il pouvait s'informer, écrire à d'autres qu'à Marie-Anne... Au marquis d'Allaire... au notaire de la jeune fille... à son médecin... à M. d'Erly même. Qu'il était surprenant que cela ne fut pas déjà fait. Complètement aveuglée par sa haine, elle ne songeait qu'à la satisfaire...

Après avoir réfléchi pendant quelques minutes, elle prit son parti. D'une main fiévreuse, elle lança, dans le feu, l'enveloppe et son contenu. En quelques secondes, la flamme eût raison des pâles fleurettes. La guirlande se tordit, crépita... et du dernier espoir de Marie-Anne, il ne resta bientôt plus que quelques étincelles, qui disparurent à leur tour.

La comtesse se leva. Elle était pâle et ressentait quelque chose d'étrange. En dépit d'elle-même, elle ne pouvait étouffer entièrement la voix de sa conscience, et le blanc visage de Marie-Anne désolée passait devant ses yeux comme une vision importune. Elle sonna sa femme de chambre, se fit habiller, et ne tarda guère à descendre dans la cour où son coupé l'attendait. Elle donna à haute voix l'ordre de la conduire au grand bureau de poste. Marie-Anne entendit le roulement de la voiture qui emportait sa cousine ; un sourire vint à ses lèvres, une faible rougeur colora ses joues et un soupir d'allègement souleva sa poitrine.

« Bonne Lucy, murmura-t-elle, la voilà partie ; elle n'a pas perdu de temps. Oh ! j'espère ! Paul rompra le silence qui me fait tant souffrir... Il

écrira... Ou, plutôt, il accourra près de moi... Oh! mon Dieu! faites qu'il revienne! »

Elle joignit les mains et s'absorba dans une muette prière.

XVI

Par un revirement soudain, plus ordinaire qu'on ne le croit dans les maladies causées par les souffrances de l'âme, Marie-Anne avait éprouvé un mieux subit que rien ne semblait motiver. Son profond découragement avait fait place à un secret espoir. Pourquoi?... Elle n'eût su le dire!... Mais depuis son dernier envoi à son fiancé elle se sentait moins abattue, et, son énergie naturelle reprenant le dessus, elle parvenait à combattre les idées noires qui emplissaient d'amertume son cœur désenchanté. Une secrète intuition l'avertissait que ses incertitudes et ses angoisses touchaient à leur fin et que, bientôt, elle reverrait Paul. Mais, comme si une voix intérieure l'eût avertie qu'il fallait fuir Lucy au plus vite, elle se sentait reprise d'un âpre désir de revoir son pays natal. Elle éprouvait un irrésistible désir de respirer l'air vif et pur de cet Océan, qui, bientôt, sans doute, lui ramènerait son ami d'enfance. Elle se disait que, quoi qu'il arrivât, là, seulement, elle retrouverait un peu de calme. Elle voulait confier ses craintes, les doutes terribles que le silence prolongé de Paul avaient éveillé en elle, aux vieux amis laissés sur cette terre bretonne tant aimée.

Malgré l'affectueuse hospitalité qu'elle recevait chez le comte et la comtesse d'Erly, elle ne s'y sentait pas chez elle. La vie mondaine que menait Lucy ne lui permettait pas l'existence recueillie et reposante qu'elle rêvait. Mais chaque fois qu'elle avait parlé de retourner en Bretagne, sa cousine avait paru si mécontente, qu'elle remettait de jour en jour à parler de départ. Puis, elle aimait le petit Paul, ce doux être qui portait le nom de son fiancé et dont l'angélique sourire faisait naître en elle, des idées de bonheur. Depuis qu'elle allait mieux, elle prenait plaisir à le suivre dans les larges allées du jardin d'Hiver et son incompréhensible et gentil langage changeait le cours de ses mornes rêveries. Elle eût voulu l'emmener pour quelques semaines, dans ce nid modeste où désormais, elle abriterait sa vie, mais connaissant la tendresse passionnée de Lucy pour cet enfant, elle n'osait la prier de le lui confier. Certaine d'un refus, elle prit donc le parti de renoncer à emmener son filleul et, au risque d'essuyer quelque rebuffade, elle se résolut à confier à la comtesse le violent désir qu'elle éprouvait de retourner à la campagne. Un matin, un peu avant déjeuner, elle frappa à la porte de la chambre de sa cousine, non sans avoir fait provision de courage, car elle prévoyait mille objections de la part de celle-ci,

et comme elle les attribuait à un sentiment de délicate affection, il lui était pénible de paraître indifférente ou ingrate.

Elle trouva la comtesse pâle et inquiète. Le petit Paul, pris d'une toux étrange, n'avait pas dormi de la nuit. Cependant il tendit, comme à l'ordinaire, ses bras à Marie-Anne et salua sa venue de son joli sourire. La jeune fille le prit sur ses genoux et le couvrit de caresses, cherchant à rassurer Lucy, déjà tout en pleurs. Naturellement, elle ne parla point de départ. L'inquiétude de sa cousine la gagnait, elle ne pouvait se défendre, elle-même, d'un vague sentiment de crainte.

Le soir de ce même jour, chacun, à l'hôtel, était plongé dans une désolation profonde. Le docteur appelé avait prononcé le nom d'un mal terrible... L'enfant était atteint du croup...

Pendant trois jours et trois nuits d'horribles souffrances, le pauvre petit être demeura aux prises avec la mort. Son père et sa mère, terrassés par le chagrin, avaient à peine la force de rester dans la pièce où il agonisait. Lucy, surtout, faisait mal à voir... Sans courage, sans résignation, elle demeurait inerte, passant successivement par toutes les phases du désespoir et ne trouvant de paroles que pour maudire la destinée.

Faible et malade, sans souci de la contagion, Marie-Anne resta, nuit et jour, aux côtés du cher petit mourant. Et lorsque cessa la lutte cruelle, quand Dieu prenant en pitié les souffrances du pauvre enfant, permit enfin à l'ange de la mort de lui fermer à jamais les yeux, ce fut encore dans les bras de Marie-Anne que le pauvre petit Paul exhala son dernier soupir. Ce fut elle qui plaça l'enfant, pâle et glacé, dans sa bière doublée de satin et qui le conduisit au tombeau de famille, où il allait reposer jusqu'à l'Éternité, après avoir passé, sur la terre, comme une blanche et douce vision.

XVII

A son tour, la comtesse d'Erly pleurait! A son tour, elle connaissait les tortures morales et, ses larmes devaient couler bien longtemps. Dieu l'avait frappée et punie. Le seul être qu'elle eût jamais aimé lui avait été subitement enlevé, sans que sa douleur ait rien changé à l'inexorable arrêt. Son cœur égoïste s'était brisé. Abattue, presque sans pensées, tout ce qui n'était pas le souvenir de l'enfant si amèrement regretté lui était indifférent. Le doux fantôme hantait ses rêves; la nuit et le jour, en tout et partout, elle le retrouvait encore.

La mort avait produit le miracle que l'amour maternel même, n'avait pu opérer. Son âme hautesse et dure s'était amollie. Le souffle glacé

qui avait passé sur elle l'avait régénérée en la terrifiant. Qu'était devenue sa haine contre sa cousine ? — Elle n'y songeait plus... Pas davantage, aux odieux projets qu'elle avait formés. Dans les rêves funèbres qui assiégeaient son esprit, elle revoyait, sans cesse, la blanche image de Marie-Anne, veillant, comme un ange gardien, sur le corps rigide de son fils. Aucune autre pensée ne subsistait en elle et, vraiment, si elle eût interrogé son cœur, elle aurait été bien surprise d'y avoir nourri tant de haine envieuse contre sa sœur d'adoption.

Le comte, très affligé lui-même, s'affectait à bon droit de l'état de sa femme. Marie-Anne qui éprouvait, plus que jamais, l'impérieux désir de rentrer dans son cher village, proposa à son cousin de conduire Lucy dans la petite villa qu'on y avait installée pour elle.

— Vous connaissez cette gentille demeure, mon cousin, avait-elle dit au comte. A L..., on la désigne sous le nom des Bruyères, à cause des landes qui l'avoisinent et qui, dans la saison, sont toutes roses de ces fleurs. Vous savez que je ne puis vous y offrir qu'une hospitalité modeste. Acceptez-la pour Lucy et pour vous. Je crois que l'air de ce pays où nous avons été élevées, l'une et l'autre, nous fera du bien à toutes les deux. Je vous en prie. Dites oui ! — Le comte acquiesça avec empressement à ce désir. Lucy consultée, ne fit aucune objection. Les préparatifs furent vite terminés et, au bout de quelques jours, nos trois personnages quittèrent l'hôtel, emmenant seulement deux domestiques.

Ce fut vers la fin d'avril, par une matinée toute ensoleillée, que le comte, sa femme et Marie-Anne arrivèrent au village de L... La villa des Bruyères était située à l'extrémité du village, à deux pas du presbytère. C'était un véritable cottage anglais, tout blanc, avec de gaies persiennes vertes, et de grands rosiers du Bengale qui couraient en festons autour des fenêtres et jusque sur les toits.

Un jardinet, coquettement sablé, plein de lilas et de roses en boutons, faisait comme une ceinture à la modeste demeure. Deux grands marronniers élevaient leurs têtes majestueuses, de chaque côté de la porte, et d'épais chèvrefeuilles couronnaient la grille qui entourait ce nid de verdure. L'intérieur du logis était simplement, mais élégamment meublé. Un petit vestibule sur lequel ouvraient, d'un côté, un salon assez vaste, et de l'autre, une salle à manger, composaient, avec la cuisine, tout le rez-de-chaussée. Les chambres à coucher étaient au premier et unique étage, ainsi que deux ou trois cabinets destinés aux domestiques. Dans le salon, garni de fraîche cretonne grise et rose, Marie-Anne retrouva son piano et le portrait de sa mère. Il était facile de voir qu'une main amie

avait présidé à cet arrangement. La jeune fille le comprit et ses yeux se remplirent de larmes. En prenant possession de ce modeste cottage, elle ne put s'empêcher de songer à son cher Bois-Marin dont elle pouvait apercevoir les hautes tourelles, des fenêtres de sa nouvelle demeure. Son cœur se serra. Mais elle se remit vite, et une autre pensée se présenta à son esprit.

— On peut être heureux ici, se dit-elle, combien m'envieraient cette riante habitation ! Que la vie y coulerait facile et douce aux côtés de Paul... —

Elle soupira, son front s'assombrit et elle demeura immobile, regardant au loin sur la mer qu'on apercevait par la fenêtre ouverte.

Les semaines s'étaient écoulées et son dernier appel était demeuré sans réponse. Son dévouement aux siens l'avait, depuis quelque temps, empêchée de songer à ses propres chagrins. Mais, maintenant, elle sentait renaître ses doutes cruels... Elle avait peur !

XVIII

Marie-Anne n'avait pas prévenu du jour précis de son arrivée, et la vieille Jeanne, une ancienne cuisinière du château, promue à la garde de la villa, ne l'attendait pas de sitôt. En la revoyant, la fidèle servante, profondément attachée à sa jeune maîtresse, s'était mise à pleurer. Des nombreux domestiques qu'elle avait toujours eus autour d'elle, mademoiselle de Lérac n'avait pu conserver que cette brave femme qui l'avait bercée. La bonne Jeanne souffrait pour la jeune fille du changement qui allait être apporté dans toutes ses habitudes, et elle s'effrayait des privations qu'il lui faudrait subir. Elle eût voulu bien loin, le comte, la comtesse et leurs domestiques. Qu'allait-on faire de tout ce monde, à présent que Mademoiselle ne pouvait plus tenir son rang. Surprise de voir Marie-Anne trouver tout charmant, elle répétait sans cesse, que c'était bien indigne de Mademoiselle, et que ce n'était pas sa faute, certes, si monsieur le marquis d'Allaire s'était entêté à louer cette bicoque.

Elle eut beau dire : On trouva moyen de s'installer à l'aise dans la prétendue bicoque ; Lucy eut la chambre la plus gaie, donnant sur le jardin, et Marie-Anne s'empara d'une toute petite pièce, dont l'unique fenêtre permettait d'apercevoir la mer. Le colonel se contenta d'un grand cabinet de toilette contigu à la chambre de sa femme, et son domestique, ainsi que la camériste de la comtesse, plus difficiles que lui, s'établirent, en grommelant, dans les pièces très exigües que l'architecte avait évidemment destinées aux serviteurs.

Dès que l'on connut au village l'arrivée de mademoiselle de Lérac, les visites affluèrent. Ce

furent d'abord ses amis, les pêcheurs, puis les petits enfants, si habitués à ses gâteries. Ensuite le curé, le notaire et le marquis son tuteur. Quand au docteur Hubert, il venait chaque jour, un peu pour Lucy et beaucoup pour Marie-Anne dont il voyait, avec inquiétude, le dépérissement et la tristesse.

Au bout d'une quinzaine de jours, les soins qu'il donnait à Lucy, et surtout l'air vif et salubre de l'Océan, avaient amené une amélioration visible dans l'état physique et moral de la mère désolée. Mais il n'en était pas de même de la jeune fille : heureuse, d'abord, de se retrouver dans son tranquille village, elle ne tarda guère à se laisser aller, de nouveau, au chagrin secret qui la minait. L'espoir qu'elle avait senti renaître au fond de son cœur après l'envoi de la guirlande de myosotis s'éteignit encore une fois... Non seulement, Paul n'était pas revenu, mais il n'avait pas même donné signe de vie... On était à la fin de mai, et le retour de l'*Eclair*, le vaisseau qui l'avait emmené devait être proche, si rien n'avait retardé son départ. Elle appréhendait, maintenant, l'arrivée de ce vaisseau et elle se demandait, avec épouvante, ce qu'elle allait devenir si son fiancé n'était point à bord... Triste à mourir, elle persistait à cacher son chagrin, ne pouvant se décider à accuser Paul... Et pourtant, si le jeune homme avait été victime d'une maladie ou d'un accident, le courrier de chaque mois en aurait apporté la nouvelle aux parents éloignés qui lui restaient... C'était une chose légale et forcée... On aurait fini par l'en instruire elle-même... Paul était donc vivant... Vivant et silencieux... Il avait oublié et trahi!

Livrée à ces terribles pensées, Marie-Anne pâlisait de jour en jour, mais, quoique brisée par la douleur, elle ne s'occupait pas moins des autres. Elle partageait son temps entre sa cousine et ses humbles amis du village... Ceux-ci la récompensaient comme ils pouvaient... Chaque fois qu'elle se rendait au cimetière, elle trouvait ses chères tombes couvertes des fleurs de la saison, déposées là par des mains pieuses et reconnaissantes.

Lorsqu'elle était au logis et que nul n'avait plus besoin d'elle, elle s'isolait dans sa chambre et demeurait assise à sa fenêtre, les yeux fixés sur la mer. Parfois, elle descendait sur la grève, avec la vieille Jeanne, et, appuyée au flanc de quelque rocher, sombre et muette, le front penché, l'œil morne, elle suivait les molles ondulations du flot et semblait vouloir noter, dans sa mémoire, les mélodies étranges qui, de l'abîme, montaient vers elle. Sa douloureuse mélancolie était si visible que le comte, assez peu observateur de son naturel et absorbé, d'ailleurs, par l'inquiétude que lui causait sa femme, finit par en être frappé.

Un jour que le docteur Hubert et le marquis devaient dîner aux Bruyères et qu'ils se trou-

vaient seuls avec Lucy et son mari, mademoiselle de Lérac n'étant pas encore revenue de sa promenade quotidienne, le comte, en parlant d'elle, laissa voir les inquiétudes qu'il avait à son sujet.

« Elle a déjà été très malade à Paris, dit-il, sans qu'on ait pu caractériser son mal. Elle avait paru se remettre et, lorsque nous avons été si terriblement éprouvés, elle a montré un courage et un dévouement à toute épreuve. C'est un ange et nous n'oublierons jamais ce qu'elle a fait pour nous, n'est-ce pas, Lucy ? »

— Non ! Jamais ! fit la jeune femme d'une voix sourde.

— A peine remise, elle a bravé la contagion pour essayer de sauver notre cher petit, reprit M. d'Erly d'une voix émue... Si la maladie bizarre qui la mine nous l'enlève, je la pleurerai toute ma vie, comme la plus chère et la meilleure des sœurs. »

Tandis que son mari parlait ainsi, la comtesse avait rougi et pâli successivement.

« Mais elle ne mourra pas, n'est-ce pas, docteur ? s'écria-t-elle, avec un élan extraordinaire.

— Je n'en sais rien ! madame, dit tristement le médecin ; la science n'a que des remèdes bien inefficaces contre les maladies de langueur, dans le genre de celle qui tue, peu-à-peu, notre pauvre petite amie. Où est la source du mal ? Nous l'ignorons et nous ne pouvons pas le combattre.

— Elle semble absorbée par une douleur secrète, fit le marquis... Il faudrait l'interroger...

— Ainsi, elle peut en mourir ? interrompit Lucy, dont la pâleur était effrayante.

— Certes ! madame, si les causes de ce mal étrange se prolongent.

— C'est affreux ! dit la comtesse, en cachant son visage dans ses mains qui tremblaient.

— Lucy ne t'affecte pas ainsi, mon enfant, reprit paternellement le colonel. Notre cousine est jeune, à son âge il y a remède à tout... Pas un mot de plus !... La voici !...

En effet, par la fenêtre ouverte, on apercevait Marie-Anne qui marchait lentement entre les massifs. L'abbé Lebrun l'accompagnait. Ils causaient avec animation. La jeune fille était plus pâle encore qu'à l'ordinaire, ses yeux étaient rouges, il était facile de voir qu'elle avait beaucoup pleuré. Evidemment, le vénérable prêtre encourageait et consolait. Du salon, on entendit distinctement ces paroles qu'il lui adressait avec cette gravité douce qui lui était habituelle :

« Douter, sans preuve aucune, de ceux qui nous sont chers est presque une faute, ma fille. Celui que vous accusez a toujours été la loyauté même. Prenez garde ! »

— Je me dis tout cela, monsieur l'abbé, et pourtant, je doute », répondit Marie-Anne.

Ils disparurent dans les massifs qui s'élevaient de chaque côté du perron, et bientôt on entendit leurs pas dans le vestibule.

« Marie-Anne vient du presbytère, fit le mar-

quis à voix basse, elle a dû faire ses confidences à l'abbé.

— Tant mieux ! répartit le docteur. L'abbé est un homme éclairé et prudent, connaissant les causes secrètes du mal qui mine cette chère enfant, il nous conseillera et nous guidera. Avec l'aide de Dieu nous la sauverons peut-être.

— Vous la sauvez ! fit Lucy avec une vivacité fébrile, espérons-le, docteur. »

En cet instant, le prêtre et la jeune fille entrèrent dans le salon.

« Je vous amène un nouveau convive, dit Marie-Anne, avec le sourire triste qui lui était habituel, remerciez-moi, messieurs. »

L'abbé salua affectueusement la comtesse, serra la main de ses vieux amis, et on passa dans la salle à manger.

Mademoiselle de Lérac venait, en effet, du presbytère. Elle avait confié à l'abbé Lebrun, cet ami sûr et discret, la cause de sa pâleur et de ses larmes. Son pauvre cœur brisé n'avait pu se contenir plus longtemps. Le prêtre l'avait doucement grondée d'avoir, par un sentiment de dignité blessée, gardé un silence si douloureux. Il avait cherché à ramener son courage et sa confiance, et il lui avait promis de faire les démarches nécessaires pour obtenir des renseignements auprès de qui de droit, sur le personnel de l'Eclair, en ajoutant que, pour sa part, il n'avait aucune crainte et qu'il était certain de les trouver satisfaisants. Néanmoins, malgré la tranquillité qu'il avait affectée devant la jeune fille, il n'était pas aussi confiant qu'il voulait le paraître.

XIX

Lucy ne dormit pas cette nuit là. Les pensées les plus pénibles et les plus contradictoires se heurtaient dans sa tête en feu. Quand elle fermait les yeux, elle voyait sa cousine couchée à côté de son fils, sur le même lit funèbre, au milieu des fleurs, entre les cierges allumés. Elle la voyait toute blanche, dans une virginale toilette, son doux visage immobile, incliné vers l'enfant dont la tête était appuyée sur sa poitrine. Des roses ornaient ses cheveux tout défaits, et l'une de ses mains, retombant sur les plis de sa robe, retenait une guirlande de myosotis dont les fleurs flétries se détachaient sous ses doigts. La vision disparue, l'idée absorbante qui l'avait fait naître demeurait tenace dans son cerveau faible et malade. Elle se répétait sans cesse :

« Marie-Anne en mourra... Et moi, je l'aurai tuée ! »

Et alors, entraînée par un élan du cœur comme elle n'en avait jamais ressenti, écoutant la voix sévère de sa conscience, qu'elle avait si longtemps étouffée, elle laissait sa pensée remonter

vers le passé et revoyait ses jeunes années comme en un songe, à la fois doux et pénible.

Le sentiment de la haine injuste qu'elle avait éprouvée contre sa cousine lui apparaissait maintenant dans toute son horreur. Quoi ! Sous le toit hospitalier du Bois-Marin on l'avait accueillie, élevée, caressée. Et elle, injuste et lâche, elle avait répondu aux bienfaits par l'ingratitude, à l'affection par la haine. Elle n'avait pas pardonné à sa sœur d'adoption, d'être meilleure, plus belle, plus aimée, plus recherchée qu'elle-même. Elle lui avait fait un crime de sa bonté et de sa grâce. A cause de cela, elle avait juré de lui prendre son dernier bonheur en ce monde et de la faire pleurer longtemps, toujours, si c'était possible... Et tandis qu'elle accomplissait son honteux projet, à l'heure où elle venait d'anéantir la dernière espérance de sa douce victime, celle-ci était prête à donner sa vie pour son enfant. Sans songer à elle-même, elle s'était assise au chevet de souffrance du petit Paul, elle lui avait prodigué des soins de mère et c'était sur son sein que l'ange avait exhalé son dernier souffle... Ah ! cette mort de son enfant, cet anéantissement du seul bonheur qu'elle eût rêvé, de la seule affection qu'elle eût jamais éprouvée, n'était-ce pas une punition du Ciel.

Ces pensées lui donnaient la fièvre. Ses tempes en feu battaient à se briser. Elle fermait les yeux, cherchant un repos impossible, et les deux spectres de l'enfant et de la jeune fille se dressaient de nouveau devant elle.

« Je meurs ! Tu l'as voulu !... » murmurait la bouche pâle de Marie-Anne. Et je t'aimais tant !...

— Mère ! disait l'enfant, en penchant vers elle son visage de cire, sauve-la !... Tu le peux !... Repens-toi !... Dieu pardonne ! »

Elle s'éveillait, baignée de sueur glacée, les membres brisés par une fatigue sans nom. Le jour naissant la montra presque aussi abattue, aussi défaite, qu'à l'heure où la mort lui avait pris son fils. Son indomptable orgueil et les nouveaux sentiments qui emplissaient son cœur se livraient en elle un véritable combat. Pour sauver Marie-Anne, il fallait tout dire... A qui faire de pareils aveux ?... A son mari ! Il la repousserait indigné !... Aux amis de la famille ? Mais ils n'auraient qu'un cri de réprobation !... A sa cousine ? Peut-être ! Elle était si bonne !... Oh ! Non !... Elle ne pardonnerait jamais ! A qui donc, pour n'être ni repoussée, ni humiliée, ni odieuse !...

XX

Il pouvait être trois heures de l'après-midi, Marie-Anne, traversait le jardin, pour gagner la sortie, lorsqu'elle s'entendit appeler du premier étage.

C'était la voix de Lucy, mais elle avait un

timbre si altéré que la jeune fille en fut frappée. Elle se retourna vivement et leva les yeux vers la fenêtre où sa cousine encadrait son visage fatigué.

« Veux-tu m'attendre, reprit la comtesse, je sortirai avec toi ? »

Marie-Anne s'assit sur un banc, à l'ombre d'un massif et son regard erra distraitemment sur les rosiers en fleurs dont les corbeilles éblouissantes émergeaient des pelouses. Sa pensée était loin de là, si loin que le pas léger de madame d'Erly la fit tressauter brusquement.

« Imagine-toi, dit Lucy, que l'envie de faire un tour me prend par ce beau soleil. Où allais-tu ? »

— J'allais chez notre bon curé, lui porter une petite aumône pour ses pauvres. Il en a tant !

— Eh bien ! Allons au presbytère, je joindrai mon aumône à la tienne... C'était mon intention d'ailleurs. M. l'abbé m'a fait tant de visites que je lui en dois bien une. J'allais te prier de m'accompagner chez lui ! »

Elle parlait vite, d'une voix saccadée et brève qui ne lui était pas habituelle, Marie-Anne le remarqua.

« Tu es fiévreuse, aujourd'hui, dit-elle, peut-être ferais-tu mieux de ne pas sortir, il fait très chaud... »

— L'air me fera du bien, au contraire... Viens-tu ? »

Elles sortirent, Lucy, un peu chancelante, s'appuyant sur le bras de Marie-Anne. Tout entières à leurs pensées, elles allaient, silencieuses, à travers les sentiers pleins de violettes et de mousse. De temps en temps, mademoiselle de Lérac se haussait sur la pointe du pied, pour regarder la mer qu'on voyait moutonner au loin, par dessus les grandes haies d'aubépine qui bordaient la route poussiéreuse à côté de laquelle fuyait l'étroit sentier où elles s'étaient engagées.

« Tu aimes donc bien la mer, dit doucement Lucy, que tu ne peux faire un pas sans te retourner pour la voir ? »

— Oui ! je l'aime ! Et je devrais la haïr, ne m'a-t-elle pas pris mon fiancé ?

— Elle te le rendra !

— Jamais ! Je n'espère plus ! »

Et deux grosses larmes roulèrent dans les yeux de la jeune fille.

« Marie-Anne, reprit la comtesse ; si tu avais un ennemi... Un ennemi qui t'aurait fait beaucoup pleurer, et que cet ennemi repentant vint t'apporter l'assurance que Paul t'aime comme autrefois, lui pardonnerais-tu ? »

— Je pardonnerais tout à celui qui m'assurerait que Paul est vivant et que son cœur m'appartient toujours. »

Lucy eut comme un soupir d'allègement.

« Mais, continua Marie-Anne, pourquoi me dis-tu cela ? Je n'ai pas d'ennemi... Comment en aurais-je ?... Je n'ai jamais fait de mal à personne ? »

Lucy rougit et répliqua d'un air embarrassé.

« On en a souvent qu'on ne connaît pas. Il suffit d'être bonne et belle pour exciter l'envie. »

— Des cœurs lâches et mauvais, alors, interrompit vivement mademoiselle de Lérac, je suis bien tranquille à ce sujet, car je n'ai jamais rencontré que des êtres excellents. De ma vie, je n'ai ressenti de haine contre personne et je ne crois pas à la haine des autres. M'aurais-tu découvert un ennemi, par hasard, ajouta-t-elle en souriant. Dis-moi qu'il s'accuse afin que je lui pardonne bien vite.

— Tu connaîtras bientôt, peut-être, l'ennemi dont je te parle, et ton étonnement sera, pour le moins, aussi grand que ton chagrin, répondit la comtesse d'une voix tremblante... Et, à l'heure où tu auras le droit d'accuser et de maudire, je souhaite pour lui que tu te souviennes des paroles de clémence que tu prononçais à l'instant. »

Marie-Anne s'arrêta et regarda Lucy dont la pâleur touchait à la lividité.

« Mais je ne comprends rien à ce que tu dis, ma chère, s'écria-t-elle, tu parles par énigmes... Explique-toi ! Je t'en prie ! »

— Plus tard ! plus tard !!! Bientôt !!! » reprit madame d'Erly, d'une voix entrecoupée et avec un regard dont l'étrange et douloureuse expression frappa tellement la jeune fille, qu'elle se demanda si la raison de sa cousine n'était pas altérée.

Il y eut un long silence et, toujours appuyées au bras l'une de l'autre, elles reprirent leur marche, un instant suspendue. Entre les masses ombreuses des sapins et des chênes, on apercevait le toit d'ardoises du presbytère et le haut calvaire, aux degrés de granit qui se dressait en face. En quelques minutes, les deux cousines eurent franchi la courte distance qui les en séparait, et bientôt introduites par la servante du curé, elles pénétrèrent dans le magnifique jardin qui entourait la tranquille demeure.

L'abbé Lebrun lisait son bréviaire à quelques pas de là... Dès qu'il aperçut Lucy et mademoiselle de Lérac ; il s'avança vers elles, avec un geste affectueux et un paternel sourire. Mais en voyant le visage bouleversé de la comtesse, il s'arrêta stupéfait.

Celle-ci, du reste, ne lui laissa pas le temps de la questionner et de cette voix brève et saccadée qui avait déjà inquiété Marie-Anne, elle lui demanda quelques instants d'entretien.

« Bien volontiers ! chère madame, fit le bon curé, et si vous voulez prendre la peine d'entrer dans mon cabinet, nous causerons comme deux vieux amis que nous sommes. »

Et, précédant la jeune femme, il gravit les degrés du perron, aussi lestement que ses soixante-dix ans le lui permettaient.

Avant de le suivre, Lucy se pencha vers sa cousine, et tout bas :

« Marie-Anne, dit-elle, bientôt tu ne pleureras plus. Aie confiance ! Espoir et courage. »

Et elle posa ses lèvres sur le front triste de la jeune fille. Ah ! cette fois, ce n'était point un baiser de Judas, cachant la trahison basse et jalouse ; elle y mettait ses remords, ses angoisses et l'expression d'un amer repentir. Le dernier baiser peut-être !... Si bonne que fut Marie-Anne, ne la repousserait-elle pas lorsqu'elle saurait la vérité ?

Marie-Anne invitée à entrer au salon, préféra rester dans le jardin. Très impressionnée de l'état de sa cousine, elle avait peine à contenir ses larmes et, cependant, le vague espoir éveillé en elle par les paroles de Lucy, faisait battre son cœur et monter le sang à ses joues. Elle se laissa tomber sur un banc placé à l'entrée d'une charmille, et les mains croisées sur ses genoux, dans une attitude qui lui était familière, suivant d'un regard vague le vol rapide des hirondelles qui faisaient leurs nids en poussant des cris joyeux, elle se laissa emporter sur les ailes du rêve. De temps en temps, elle murmurait :

« Mais qu'a-t-elle donc ? Que veut-elle dire ? Je n'y comprends rien ! »

Pendant ce temps, Lucy haletante, confuse, humiliée, faisait au prêtre, surpris douloureusement, l'aveu de son odieuse méchanceté. Après avoir longtemps combattu, longtemps hésité, emportée enfin par un généreux sentiment, elle s'était décidée à faire cette pénible confidence à l'abbé Lebrun que son ministère portait à l'indulgence. Elle ne voyait que lui qui pût la consoler, la soutenir dans ses bonnes résolutions et obtenir, pour elle, le pardon de sa cousine.

Elle avait bien fait de venir à lui ! Le premier instant d'étonnement passé, l'excellent homme, ému d'un repentir qui touchait au désespoir, l'avait réconfortée par de douces et graves paroles et relevée à ses yeux. Elle était moins malheureuse. Il ne s'agissait plus que de gagner par un noble et loyal aveu, le pardon de mademoiselle de Lérac. Mais la comtesse déclara que cette démarche était au-dessus de ses forces. L'abbé s'en chargea et, après une heure de remontrances, de conseils et d'encouragements, il la quitta, lui promettant de lui ramener Marie-Anne dont il connaissait l'angélique bonté.

Au bruit des pas du prêtre qui s'approchait, Marie-Anne, brusquement arrachée à ses pensées, se leva en poussant un petit cri.

« Je ne vous fais pas peur, je suppose, ma chère fille, fit l'abbé en s'asseyant auprès d'elle. Je viens, je vous le dis, sans plus de préambules, vous apporter à la fois, une grande joie et un chagrin. Votre fiancé n'a pas cessé de vous aimer ! Ne pleurez plus sur lui mais, néanmoins, préparez-vous à recevoir une secousse douloureuse. Vous avez été trahie par une personne qui vous est bien chère. Je vous demande d'être miséricordieuse envers une grande coupable. »

Et sans laisser à la jeune fille, palpitante et anxieuse, le temps de l'interroger, il lui conta, sans rien omettre, l'indigne trahison de Lucy.

Marie-Anne, l'écoutait, muette, terrifiée. Lorsqu'il eut cessé de parler, elle cacha sa tête dans ses mains et éclata en sanglots. Le prêtre laissa à cette violente douleur le temps de s'exhaler. Enfin, la jeune fille releva son front pâle et d'une voix brisée...

— La malheureuse ! dit-elle. Que lui avais-je fait ? Je l'aimais tant !

— Si vous voyiez son repentir, reprit l'abbé, vous seriez touchée, vous pardonneriez !

— Oh ! c'est indigne ! continua Marie-Anne, elle connaissait mes angoisses... Je lui confiais ma douleur ! Elle prenait plaisir à faire couler mes larmes !

Elle se tut de nouveau et demeura immobile, livrée à d'amères réflexions. Son âme, si loyale et si aimante, avait peine à comprendre tant de méchanceté. Peu à peu, cependant, le calme se fit en elle, son visage s'éclaira et de douces lueurs s'allumèrent dans ses yeux. La pensée que Paul l'aimait toujours effaçait la triste impression laissée par le récit de l'infâme trahison de sa cousine. L'espérance renaissait dans ce cœur de vingt ans.

L'abbé profita de cet apaisement pour plaider la cause de la coupable. Il fut persuasif, il fut éloquent, et Marie-Anne qui, au fond, ne demandait qu'à se laisser toucher, céda bien vite aux arguments de cet habile avocat. Elle se leva, essuya les larmes qui voilaient encore son regard et, d'une voix grave et douce :

« Allons trouver Lucy, dit-elle, la démarche qu'elle vient de faire prouve qu'elle ne manque ni de cœur, ni de courage. Si elle m'a haïe autrefois, elle m'aime aujourd'hui, puisque la seule pensée de me perdre lui a fait faire cet aveu. Cela rachète sa faute. Je lui pardonne les pleurs qu'elle m'a fait verser, et c'est franchement, avec tristesse, mais sans rancune que je mettrai ma main dans la sienne. »

Lucy, à genoux, pria devant le grand crucifix d'ivoire qui ornait le cabinet du pasteur. Sa pâleur et ses larmes trahissaient l'état de son âme. Chaque bruit la faisait tressaillir. L'oreille tendue, le cœur palpitant, elle écoutait. Marie-Anne viendrait-elle ? Son cœur généreux s'ouvrirait-il au pardon, ou bien révoltée, indignée, refuserait-elle de la revoir jamais ? L'attente fut longue. Enfin, la porte s'ouvrit.

Tout le sang de Lucy reflua vers son cœur.

D'un mouvement automatique, elle tourna vers sa cousine, son visage décomposé, et d'une voix méconnaissable :

— J'ai été lâche, ingrate et folle, je le reconnais aujourd'hui, dit-elle, demeurant toujours à genoux, et mon repentir est aussi profond que ma

douleur. Au nom du cher petit que tu as tant aimé, j'implore mon pardon ! Chère Marie-Anne ne me le refuse pas !

La jeune fille, émue du chagrin sincère qu'elle lisait sur ce visage, se pencha vers sa cousine et lui tendit la main.

— Relève-toi, Lucy, ma sœur, répondit-elle, avec un angélique sourire. Les larmes que tu verses aujourd'hui me font oublier celles que j'ai versées moi-même. Ne pleure plus et que pas un nuage ne reste entre nous. L'avenir effacera le passé... Va ! je te sais un gré infini du pénible aveu que tu fais à cette heure. En me rendant l'espérance, tu m'as rendu la vie !

— Et toi ! Tu m'as régénérée ! s'écria la comtesse... Ma sœur, ta bonté m'a vaincue !

Et elle se jeta dans les bras que Marie-Anne lui tendait.

Elles demeurèrent un instant embrassées, échangeant à voix basse de tendres paroles, tandis que le prêtre, muet témoin de cette scène, détournait la tête pour essuyer ses larmes.

Le soleil baissait quand les deux cousines, emportant les encouragements et la bénédiction de l'abbé Lebrun, quittèrent le presbytère. Elles revinrent à pas lents et les bras enlacés, par les sentiers pleins de silence, de parfums et d'ombre. Mais elles ne reprirent pas directement le chemin des Bruyères. Le cœur rempli de la même pensée pieuse, sans avoir échangé une seule parole, elles s'enfoncèrent dans un chemin creux bordé, à droite et à gauche, de gigantesques sapins, dont les troncs droits et le feuillage sombre tranchaient vigoureusement avec les tons orangés du couchant. Pas un souffle, pas un murmure ne troublait le calme imposant du soir. Muettes, serrées l'une contre l'autre, les deux amies montaient la funèbre allée, au bout de laquelle on apercevait une haute grille noire, surmontée d'une croix. Elles franchirent le seuil de la porte entr'ouverte et se trouvèrent dans le tranquille cimetière du village. Planté d'arbres séculaires, embaumé par les fleurs, plein de gazouillements d'oiseaux, le saint asile des morts ressemblait à un splendide jardin. Marie-Anne et Lucy, passant entre les tertres gazonnés qui s'échelonnaient de chaque côté des allées, gagnèrent le tombeau de famille où, déjà, dormaient tant d'êtres regrettés. La main dans la main, elles s'agenouillèrent sur les chères dépouilles et le murmure de leur prière se mêla au chant harmonieux d'un rossignol caché dans les arbres. Bientôt, les ombres violettes du crépuscule enveloppèrent toutes choses et les deux cousines, l'âme remplie d'un inexprimable attendrissement, quittèrent le champ du repos pour revenir au logis. Déjà, des lumières tremblotaient derrière les vitres et l'on commençait aux Bruyères à s'inquiéter de leur longue absence. Le comte voulait gronder, mais le rayonnement du visage

des deux jeunes femmes, la douce flamme qui faisait étinceler leurs yeux, arrêta la parole sur ses lèvres. Il se contenta de dire en souriant :

— Que s'est-il donc passé aujourd'hui ? La promenade vous est salutaire à ce que je vois. Vous êtes transfigurées !

Et, lui-même, semblant répondre à quelque riante pensée, se frotta les mains d'un air mystérieux et satisfait.

Marie-Anne fit un léger signe à Lucy embarrassée et répondit pour toutes les deux.

— Nous avons fait un peu de bien, mon cousin, et la joie des autres nous a rassérénées.

XXI.

Deux jours après les scènes que nous venons de raconter, l'abbé Lebrun accourait aux Bruyères et demandait un entretien à mademoiselle de Lérac. Celle-ci le reçut aussitôt. Le digne prêtre était rayonnant. Il apportait une lettre de Paul.

Le jeune homme, inquiet, désespéré, n'ayant jamais reçu aucune nouvelle de sa fiancée, depuis que celle-ci lui avait annoncé la mort de son père et la perte de sa fortune, fatigué d'adresser à Paris des lettres qui demeuraient sans réponse, avait pris le parti d'écrire à l'excellent curé de L... le conjurant de lui apprendre toute la vérité, si terrible qu'elle pût être. Il avait qu'il eût pris plus tôt ce parti raisonnable s'il n'avait été retenu par le chagrin et la colère que lui avaient causé la lecture de certain journal, annonçant, d'une façon très limpide, le riche et brillant mariage de Marie-Anne.

Son premier mouvement avait été de douter de la véracité de ce récit, mais, peu à peu, le doute s'était glissé dans son âme. Le silence obstiné de sa fiancée avait fini par le persuader la véracité de l'article qu'il avait cru mensonger. Le chagrin lui avait causé une longue maladie et il ne faisait qu'entrer en convalescence. Mais, pendant ses heures de souffrance et de solitude, il avait eu le loisir de la réflexion.

Il s'était souvenu que ce journal lui était personnellement envoyé et l'idée lui était venue que l'entrefilet dénonciateur pouvait bien n'être qu'une méchanceté à son adresse. En reprenant des forces, il avait retrouvé du courage et il osait, maintenant, aborder la réalité. Souffrant beaucoup moralement, il suppliait son vieil ami d'abréger son supplice par une réponse aussi prompte que possible. Si cette réponse était favorable, si le silence incompréhensible de sa fiancée pouvait être expliqué, avec quelle joie il reverrait la France ! Mais si les doutes qui l'avaient torturé se changeaient en réalités, il était résolu à chercher la mort sur une terre lointaine... Il ajoutait que le départ de l'*Éclair* était ajourné et qu'il ne rentrerait en France qu'à la fin de juillet.

Il serait trop long de dépeindre la joie de Marie-Anne. Lucy, appelée, mêla ses larmes à celles de sa cousine et rouge de confusion au souvenir de sa faute, effrayée des malheurs qu'elle aurait pu causer, elle s'humilia de nouveau, se jugeant elle-même plus sévèrement que tout autre n'eût pu le faire.

« Vois ! dit-elle à sa cousine, à quoi m'a-tu servi cette trahison. L'amour a éclairé Paul et ce plan que je croyais si bien combiné n'eût pas manqué d'échouer. Tu as versé bien des larmes, pauvre Marie-Anne ! Quelle créature ai-je donc été ? Et comme Dieu m'a punie ! »

— Ma fille, dit gravement l'abbé, les douleurs qui nous frappent sont souvent une expiation et un avertissement. Heureux ceux qui, comme vous, s'humilient sous la main qui les châtie et savent s'arrêter au bord de l'abîme !

La lettre si ardemment demandée fut expédiée à Paul. Pour ne point irriter contre Lucy le jeune officier, déjà mal disposé pour elle, Marie-Anne s'arrangea de manière à détourner ses soupçons, s'il en avait jamais. Elle lui dit son chagrin, son mortel désespoir ! Pendant ces quelques mois d'épreuve, ils avaient souffert des mêmes douleurs et versé les mêmes larmes. Dieu avait eu enfin pitié d'eux.

Le comte qui n'avait jamais su que la correspondance des deux fiancés avait été interrompue, fut averti de l'époque certaine du retour de Paul. Il se frotta les mains vivement ainsi qu'il en avait l'habitude chaque fois qu'il était très content, et il accompagna ce geste de satisfaction du petit air mystérieux qu'il affectait depuis quelque temps.

« A quand la noce ? demanda-t-il. Nous restons aux Bruyères jusqu'à ce moment, n'est-ce pas Lucy ? Je vais aller annoncer cette bonne nouvelle au marquis et le ramener dîner... S'il m'en croit, nous fixerons la cérémonie aux premiers jours de septembre. Une saison superbe pour un mariage. Ni trop chaud, ni trop froid ! Un temps à souhait.

Les semaines passaient trop lentement au gré de Marie-Anne. Son radieux bonheur mettait autour d'elle comme de joyeux reflets, et la tristesse de Lucy, si profonde depuis la mort de son enfant, se changeait en une mélancolie résignée.

Enfin sonna l'heure bénie de la réunion, si ardemment désirée. Paul arriva, sans avoir prévenu, par une splendide soirée des derniers jours du mois de juillet. Il surprit ses amis, réunis dans le petit jardin, et la première entrevue des fiancés, après ces deux mortelles années de séparation, eut lieu à la douce lueur des étoiles, sous les draperies embaumées des jasmins et des roses.

Nous n'essaierons pas de décrire la scène qui suivit. Tous ceux qui ont cru leur bonheur à

jamais perdu et qui le retrouvent, la comprendront sans peine.

Paul avait conquis son grade de lieutenant et il pouvait espérer dans la marine, un brillant avenir, mais les cruelles douleurs de la séparation l'avaient dégoûté de cette carrière et, après les premières instants d'effusion, il annonça à sa fiancée qu'il ne se sentait plus la force de s'éloigner d'elle et qu'il saurait se créer une position dans la vie civile.

La radieuse expression du visage de Marie-Anne le récompensa de ce sacrifice.

« Ah ! dit-elle, presque à voix basse, votre cœur vous a bien inspiré, Paul. Je n'aurais jamais osé exiger de vous un pareil renoncement. Vous comblez tous mes vœux. »

On ne dormit point, cette nuit-là, aux Bruyères. Pour la première fois le modeste salon s'illumina comme pour une fête, et les amis réunis y entourèrent l'heureux voyageur. Les heures sonnaient sans que nul les entendit. Marie-Anne ne se lassait pas d'interroger, Paul de raconter, et leurs exclamations de bonheur étaient brusquement coupées par les larmes que leur arrachaient de tristes souvenirs. L'ombre aimée de son père semblait planer au-dessus de la jeune fille et de son fiancé et, s'ils ne pouvaient la voir, leurs cœurs qui déjà n'en faisaient qu'un, la devinaient à leurs côtés.

Par une fraîche et riante matinée des premiers jours de septembre, l'église de L... était, comme au début de cette histoire, ornée pour une touchante cérémonie nuptiale. Partout des feuillages et des fleurs. Mais cette fois point d'invités nombreux et indifférents. Rien qu'un petit groupe de parents et d'amis, au milieu desquels Marie-Anne, belle comme les madones, dans sa blanche toilette, s'avancait au bras de son tuteur. Lorsqu'elle traversa la foule enthousiaste des matelots et des pêcheurs, une immense acclamation partie en même temps du cœur de ses braves gens, lui prouva à quel point elle en était aimée, et son doux nom de jeune fille, cent fois répété par ces voix rudes, qui voulaient être caressantes, retentit d'écho en écho, jusqu'au fond des grottes qui bordaient le rivage. Ce fut au bruit de ces acclamations que les fiancés émus pénétrèrent dans l'église où ils reçurent la bénédiction du vénérable abbé Lebrun.

Après la messe et les félicitations d'usage à la sacristie, Marie-Anne, devenue baronne d'Arlange, appuyée cette fois sur le bras de Paul, traversa de nouveau les rangs pressés de la foule et se disposa à reprendre le chemin du cottage. Mais M. d'Erly, s'avancant vers le jeune couple le sépara sans cérémonie, et s'emparant du bras un peu tremblant de la mariée, il le posa sur le sien, en disant à Paul assez déconcerté :

« Permettez-moi, mon bon ami, de vous enlever cette chère enfant. Aujourd'hui je fais la

lo! Aujourd'hui seulement!! Allons, ne faites pas ce visage de l'autre monde. Offrez votre bras à ma femme et suivez-moi. »

Paul s'inclina et obéit en souriant.

Le petit cortège se reforma, et le colonel, au grand étonnement de chacun, tournant le dos aux Bruyères, prit résolument la route du Bois-Marin.

« Où allons-nous? dit Marie-Anne, qui sentait ses jambes fléchir et marchait comme dans un rêve.

— Vous le voyez bien! fit le comte, le Bois-Marin a ouvert ses portes pour vous recevoir. Venez avec confiance. »

Et lentement ils gravirent la colline ensoleillée, au bas de laquelle le flot clapotait. Marie-Anne osait à peine poser ses petits pieds sur le sentier, couvert de bruyères, qu'elle avait si souvent gravi autrefois.

A mesure qu'elle montait, elle voyait se détacher plus nettement sur le ciel bleu, les masses superbes des arbres du parc, dont les feuilles avaient pris sous le soleil d'automne, des nuances de pourpre et d'or. Et, dominant ce feuillage charmant de feuillages de tous les tons, les toits pointus des tourelles en poivrières dont les girouettes, surmontées d'une boule de cuivre semblaient émerger d'une immense corbeille de verdure... Le cœur de la jeune fille battait à se rompre. Elle se laissait guider par son cousin sans prononcer une parole, se demandant si le songe qu'elle faisait allait se prolonger longtemps ou si la brusque réalité n'allait pas soudain briser le charme.

Derrière le cortège suivait la foule émue et saisie d'une curiosité bienveillante. Chacun savait que la petite châtelaine du Bois-Marin était dépossédée et s'étonnait, avec raison, de la voir entrer en triomphatrice chez le nouveau propriétaire. Ces braves gens se doutaient que quelque chose d'extraordinaire allait se passer. Ils venaient, silencieux, à la suite de leur chère bienfaitrice, leur bonnet de laine ou leur chapeau de toile cirée à la main, comme ils avaient coutume de le faire aux processions. Ils ne se demandaient pas si la grille du château allait se refermer devant eux. Ils n'y songeaient même pas, certains d'entrer où entrerait Marie-Anne.

La grille demeura grande ouverte et la foule passa derrière les mariés. Comme le jour du mariage de Lucy, des tables étaient dressées sous les arbres, et on eût pu se croire moins âgé de deux ans, si le visage aimé du maître n'eût manqué dans cette fête.

Marie-Anne suivit l'allée ombreuse qui conduisait devant le perron à double rampe. Les fleurs qu'elle aimait émaillaient la nappe veloutée des pelouses et ses oiseaux favoris chantaient dans leurs volières. Rien n'avait été changé dans le doux nid de son enfance; le rêve enchanté se continuait et elle pouvait s'imaginer, vraiment,

qu'elle avait été touchée par la baguette magique de quelque bonne fée.

Sur le perron, le vénérable abbé Lebrun attendait. Quand la mariée, plus blanche que son voile de dentelle, eut gravi les degrés de granit, il s'inclina devant elle, et lui remettant un trousseau de clés, ainsi qu'on le faisait pour les châtelaines du bon vieux temps, il lui dit d'une voix brisée par l'émotion.

« Marie-Anne, vous êtes ici chez vous! Le dévouement filial avait, naguère, dépossédé mademoiselle de Lérac, la reconnaissance et l'amitié paient aujourd'hui leur dette à la baronne d'Arange... Le comte d'Erly vous offre, en dot, ce château qui fut à vous. »

Paul s'avança pour soutenir la jeune femme défaillante. Etourdis de joie, ni l'un, ni l'autre, ne trouvaient une parole. Ils étouffaient! Un silence ému s'était fait dans la foule... Puis, tout-à-coup les hurras éclatèrent.

Et ce fut une scène si touchante et si charmante à la fois, que le plus habile des peintres eût renoncé à la rendre. A plus forte raison, un modeste écrivain qui craindrait de la gâter en la racontant.

Tandis que Marie-Anne, soutenue par son mari et par Lucy, recevait les félicitations de tous ceux qui l'aimaient, le comte, radieux, frottait, l'une contre l'autre, ses mains gantées, et mordait avec fureur sa grosse moustache grise pour cacher son émotion.

Il avait bien mené cette grande affaire, ce sournois de colonel, et rien de son généreux secret n'avait transpiré. Entré en relations, depuis son séjour aux Bruyères, avec le nouveau propriétaire du Bois-Marin, il avait pu mettre à exécution un plan médité depuis longtemps. Son rêve était de rendre à sa jeune et bonne cousine, cette demeure où elle était née et où dormaient, pour elle, tant de souvenirs. L'héritage d'un parent éloigné ayant, depuis peu, considérablement augmenté sa fortune, lui permettait de faire à Marie-Anne ce cadeau princier. Le nouvel acquéreur, tenté par un très beau bénéfice, avait consenti à lui revendre le joli castel. Le comte, en possession du château, depuis plus de six semaines, n'avait confié son projet à personne, pas même à Lucy qui ne l'avait appris que la veille du mariage de sa cousine et qui, devenue une vraie femme, depuis qu'elle avait retrouvé tendresse et bonté, avait eu bien de la peine à garder ce gros secret pendant vingt-quatre heures.

Au moment où l'émotion générale commençait à se calmer et l'appétit reprenant ses droits chacun se disposait à entrer dans la salle à manger où l'on apercevait, entre les riches portières de velours, une table somptueusement servie, le marquis d'Allaire, laissant les autres convives passer devant, s'approcha du colonel demeuré sur le perron avec l'abbé Lebrun.

« J'avais, déjà pour vous, une grande estime, comte, dit-il, avec un élan plein de franchise; aujourd'hui, je vous offre une amitié loyale que je ne donne pas à tout le monde, croyez-le. Ce sera désormais, entre nous, si vous le voulez, comme entre deux frères d'armes... A la vie! A la mort!... »

— De tout mon cœur! répondit le colonel, en

laissant tomber sa main dans celle du marquis.
— Voilà qui est bien, mes amis, fit, doucement et gravement, l'abbé Lebrun, il n'y a que les méchants qui ne se comprennent jamais. Un jour où l'autre les nobles cœurs s'entendent. »

FIN

JENNY LENSIA.

COURAGE

SONNET

« Dieu afflige ceux qu'il aime. »

Il est des gens à qui tout semble réussir;

On croirait la fortune à leurs vœux asservie.

Leur faux bonheur n'est pas digne de mon envie.

Je le refuserais, si je pouvais choisir.

Car ce n'est pas la loi réelle de la vie.

De voguer, sans écueil, au vent de son désir,

Sur les flots toujours bleus d'un incessant plaisir.

Qui n'a pas le devoir sur sa route dévie!

Le mérite, après tout, se mesure à l'effort :

Le salaire n'est dû qu'au vaillant et qu'au fort :

C'est l'épée qui prouve un homme, et non la rose.

Il faut avoir souffert, il faut avoir lutté

Pour oser dire, un jour, à Dieu, sans lâcheté :

« Veux-tu m'ouvrir ton ciel pour que je me repose? »

PAUL COLLIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SALADE RUSSE

Broyez un jaune d'œuf, un ou deux anchois, versez goutte à goutte de l'huile d'olives, tournez dans le même sens, et, lorsque vous avez obtenu ainsi une sauce mayonnaise ferme, ajoutez-y du vinaigre (tournez toujours), du sel et un soupçon de poivre de Cayenne.

Vous avez fait cuire à l'eau salée des petits pois, des pommes de terre, des haricots verts, des carottes, des fonds d'artichauts, des choux-fleurs, des flageolets, laissez refroidir, émincez en

lames les haricots verts, les pommes de terre, les carottes, les fonds d'artichauts, coupez en bouquets les choux-fleurs; tournez, une demi-douzaine d'olives, versez dans le saladier, posez au-dessus des autres légumes un bouquet de choux-fleurs, mêlez soigneusement, retournez comme une autre salade.

En hiver, on peut mêler à cette salade quelques tranches de truffes, cuites sous la cendre. On remplace les légumes d'été par des tranches de betteraves, du céleri, des choux de Bruxelles et des filets de choux rouges.

REVUE MUSICALE

La Rédemption attendue. — Ch. Gounod devant Berlioz : lettre autographe de l'auteur des *Troyens*. — Réouverture des concerts de musique classique. — Nouveautés musicales. — Enigme. — Les *Illustrations du Piano*.

Nous avons espéré que la *Rédemption* de Charles Gounod ferait, ce mois-ci, le sujet de notre petite causerie artistique. Mais l'audition menaçait de s'en faire attendre encore, s'il faut en croire les racontars de certaines feuilles, qui trouvent drôle de s'égayer aux dépens d'un homme de génie.

N'est-ce pas en effet extrêmement désopilant de voir un compositeur qui désire présenter son œuvre au public dans les meilleures conditions possibles ! Il y a vraiment de quoi se livrer aux plus folles facéties, quand on songe que cette œuvre a déjà été consacrée par un immense succès chez nos voisins les Anglais qui, il faut douloureusement en convenir, n'ont pas lésiné, eux, pour donner à la solennité musicale de Birmingham, tout l'éclat et tout le retentissement que méritait l'ouvrage d'un maître.

M. Charles Gounod est dans le vrai. C'est la *Salle des Fées* du Trocadéro qui convient le mieux à la haute manifestation artistique et religieuse qu'il rêve pour la *Rédemption*.

Là, le public est habitué au recueillement qui convient à ce genre de composition. Elle se trouverait encore mieux à sa place, peut-être, sous les imposantes voûtes d'une cathédrale. Aux auditeurs des théâtres il faut des émotions d'une autre nature. Tout le monde sait que ce n'est pas là qu'il faut aller chercher la poésie des choses du ciel. On doit se reconnaître heureux déjà de penser qu'on y poétise quelquefois celles de la terre, comme le font les grands musiciens qui signent les *Françoise de Rimini*, les *Faust*, comme le firent jadis ceux qui signèrent les *Huguenots*, la *Juive*, etc.

Quand une œuvre musicale a par elle-même un caractère colossal, il est tout naturel que son auteur cherche à l'entourer de toute la majesté d'exécution dont elle est susceptible. Il l'entend retentir, ainsi rendue dans son cerveau. Il la veut, il la comprend, il l'a créée immense. Et c'est pour une misérable question de gros sous que son pays lui marchande, qu'il se voit l'objet des plaisanteries de mauvais goût et des sarcasmes de pigmées, qui n'ont d'autre souci et d'autre talent que d'amuser le lecteur banal. Oui,

banal ; car il est des lecteurs qui pensent comme nous que Berlioz, — aujourd'hui le grand Berlioz — est mort à la peine, rêvant toujours d'incommensurables orchestres et d'immenses Trocadéros, pour faire comprendre au monde qu'il n'était pas un crétin et que son noble talent était de ceux dont une nation peut être fière.

Puisque nous avons nommé ces deux maîtres de l'école française, nous ne saurions mieux placer qu'ici une lettre que l'auteur des *Troyens* écrivait en 1855 à l'auteur de *Faust*, et où il donne son appréciation sur l'une de ses œuvres.

Des lettres de cette sorte, émanées d'artistes tels que Berlioz, ne sauraient recevoir trop de publicité. Si celle-ci retombait sous les yeux de M. Charles Gounod qui, après de trente années de distance, doit certainement l'avoir oubliée, cela le consolerait de bien des injustices et le vengerait des critiques de parti pris, dont il se préoccupe d'ailleurs assez peu, dit-on.

Aujourd'hui que la gloire de Berlioz a grandi et qu'elle s'élève radieuse, comme un lys sur une tombe, ses jugements prennent force de loi.

Nous ignorons comment cette lettre est tombée entre les mains d'un collectionneur d'autographes, M. A. R., de Lyon, auquel nous la devons, et qui lui a donné place dans un recueil des plus curieux et des plus rares. C'est un ouvrage de bibliomane qu'il est impossible de se procurer, si on n'en connaît l'auteur qui a fait, de l'amour du passé, la plus grande passion de sa vie. Il est à la fois homme de goût et d'érudition, littérateur et archéologue distingué.

M. A. R. n'a voulu faire tirer qu'un nombre extrêmement limité de ce panthéon artistique et littéraire, unique en son genre, ce qui lui donne une immense valeur.

Aussi sommes nous persuadée de faire un véritable cadeau au *Journal des Demoiselles*, en transcrivant textuellement, pour ses lectrices, cette lettre autographe, qui ne figure certainement pas dans la correspondance de Berlioz, publiée il y a quelque temps, par divers journaux.

» Mon cher Gounod,

» Je vous remercie. Je n'ai pas pu aller vous serrer la main ce matin à cause d'une course pressée que j'avais à faire.

» J'ai trouvé votre messe d'une grande et noble forme, pleine d'effets grandioses exprimant des sentiments religieux très élevés.

» Le Sanctus avec son effet de G. caisse sans cymbales est magnifique et tout neuf.

» Oui, oui, c'est très beau.

» Votre tout dévoué,

» H. BERLIOZ.

» 29 Nov^r 1855.

» Monsieur Gounod, rue Pigalle. »

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire aussi cette écriture du maître, nerveuse et tourmentée comme les lignes de son visage, qui, en 1855, époque où nous assistâmes à l'une de ses leçons d'harmonie, portait les traces profondes de ses luttes, de ses déceptions, tout en conservant l'expression d'une sombre énergie.

Voilà pour le passé. Revenons au présent.

A l'Opéra, comme à Favart, on travaille avec ardeur. On prépare les *premières* dont nous avons parlé le mois dernier ; il se pourrait qu'elles vissent le jour — électrique — en même temps que ces lignes voient celui du ciel, qui laisse, hélas ! fort à désirer cette année.

Abandonnons à de moins difficiles que nous, les flonflons des théâtres d'opérette, qui abondent en nouveautés, ceux-là : la mauvaise herbe croît si vite ! Nous saurons bien, n'est-ce pas, s'il germe quelque bonne graine dans ce terrain tant soit peu insalubre, en récolter la fleur, à l'occasion, du bout de notre plume.

D'ailleurs, pour les altérés de belle musique qui ne voudraient pas attendre les nouveautés de nos premières scènes lyriques, ne voilà-t-il pas les concerts Padeloup, Lamoureux et Colonne, qui ont brillamment inauguré la saison d'hiver ? Ce sont des séances du plus haut intérêt pour l'art, les artistes et tous les gens de goût qui recherchent les plaisirs instructifs et délicats.

Recommandons en terminant deux compositions, piano et chant, très remarquables :

L'*Aubade du Fiancé*, mélodie de Ch. M. de Weber et *Croyance !* nouvelle mélodie du grand chanteur Faure, dont on connaît depuis longtemps les charmantes inspirations.

Pour piano seul, encore une jolie pièce : *Réverie des Champs*, mélodie pastorale de Verdavainne. Très demandée. Se trouvent au *Ménestrel*, rue Vivienne.

ENIGME MUSICALE : En quelle année l'orgue fut-il introduit en France ?

Nous donnerons la réponse dans le prochain numéro. En attendant, nos lectrices pourront s'amuser à rechercher cette date, fort ancienne.

Au moment de mettre sous presse, on nous donne communication de la musique dont le *Journal des Demoiselles* vient de composer son album d'*Étrennes 1853* : Le *Piano-Revue*.

Après examen, nous pouvons affirmer que ce recueil surpassera encore ceux des années précédentes par la valeur des œuvres qui ont été choi-

sies, leur charme, leur importance, leur variété de forme et le nombre imposant des noms célèbres dont elles sont signées.

Aussi, ce magnifique album aura-t-il pour sous-titre : *Les Illustrations du Piano*.

De plus, cette nouvelle et septième série : *Les Illustrations du Piano*, sera enfermée dans une reliure d'un luxe exquis ; ce sera une véritable surprise et un réel attrait pour les yeux.

On peut donc dire avec conviction que l'album de 1883, offert en cadeau d'*étrennes*, aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, est un bijou d'une recherche exceptionnelle, enfermé dans un écrin d'un goût admirable. C'est une inspiration des plus heureuses que d'y avoir ajouté la couleur des jeunes filles par excellence. Soyons complètement indiscrete ! On sait combien le bleu de ciel se marie agréablement à l'or ? En y mélangeant les tons noirs et rouges que l'on connaît déjà par les six premières séries de *Piano-Revue*, on se fera une idée de la haute nouveauté de notre richissime reliure.

Nous allions oublier de mentionner encore un perfectionnement, apporté à cette publication *unique en son genre*. C'est l'agrandissement de son format, qui atteint la dimension des plus grandes éditions adoptées en tous pays et cela sans que le prix en soit augmenté.

Ce prix est donc invariablement fixé, pour les abonnées à : Paris, 10 fr. — Départements, 12 fr.

On voit de suite quel immense avantage leur est fait, si l'on songe que la valeur musicale seule de ce recueil atteindrait au moins cent francs, s'il fallait acheter chacune de ses œuvres séparément, dans les conditions ordinaires de musique.

Si l'on n'est pas soi-même musicienne, on peut faire participer des amies à la plus attrayante comme à la plus utile occasion, en leur offrant comme cadeau de nouvel an, cette prime hors-ligne, l'*Album du Journal des Demoiselles*.

Nous aurions voulu donner ici une nomenclature analytique complète et détaillée, des œuvres contenues dans cette septième série de *Piano-Revue*. Mais il faut nous limiter à de très sommaires renseignements.

D'ailleurs, qu'ajouteraient nos paroles élogieuses à la gloire de Beethoven, Haydn, Haendel, Mozart, Mendelssohn, Rameau, Lully, Gluck, Gretry, Méhul, Schubert, Boieldieu, Meyerber, Chopin, Field, Rossini, Bellini, Donizetti, Hérold, Proch et son délicieux *Cor des Alpes* ? Sans compter toute la pléiade des compositeurs contemporains les plus éminents, et les préférés pour les *Fantaisies*, *morceaux de salons*, valse et quadrilles brillants, polkas et danses de toutes sortes. Voilà les auteurs que nous offrons, on connaît leur génie et leurs œuvres. Il est donc superflu d'ajouter ici les titres de tant de morceaux de choix ; nos lectrices jugeront facilement

d'après tous ces noms de grands maîtres que notre *album-prime* est un cadeau de prix.

On remarquera enfin que nous y avons introduit un plus grand nombre de pièces de longue haleine, sans que pour cela il y ait une différence appréciable sur celui de la totalité.

NOTE ESSENTIELLE. — Les abonnées sont instamment priées de s'y prendre d'avance surtout si elles désirent offrir notre

Album avant le Jour de l'An. Pour cela, nous leur demandons de vouloir bien nous adresser leurs demandes, dans les premiers jours de Décembre, aussitôt leur Journal reçu. De cette façon, elles ne seront pas exposées aux retards qu'occasionnent chaque année, les milliers de demandes qui s'accumulent dans nos bureaux aux approches de Janvier.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Florence, ma chérie, je veux te dire aujourd'hui des vérités dures... écoute :

En dépit de ce beau titre de collaboratrice ; en dépit de tes principes connus ; en dépit de ta conviction profonde que : sans le Journal des Demoiselles, pas de lumière, pas de plaisir, pas de salut !... En dépit de tout cela et de beaucoup d'autres choses encore, cette année, tu n'as su grossir notre gerbe que d'une poignée d'épis ; augmenter notre bouquet charmant que de quelques roses de plus, enrichir notre travail que d'un maigre « lot » de blanches brebis !

Pour parler plus net et plus clair enfin : Quelles recrues nous as-tu faites durant toute cette longue et pluvieuse année 1882 ?

Une vingtaine d'abonnés, peut-être... mettons-en trente même, et ce sera tout !

C'était bien la peine de s'en mêler, vraiment !

Mais, Florence, la petite Berthe Jarnages qui ne s'en mêle pas encore, nous amène ses neufs cousines, sa sœur de lait et ses treize amies !

Mais Florence, la vieille mademoiselle Théodrine qui ne s'en mêle plus, nous adresse huit de ses nièces, leur maîtresse de piano et les douze filleules qui lui incombent en différentes classes de la société !

Mais Florence, madame Tertunaux, la maîtresse de pension qui ne s'en est jamais mêlée, nous confie les grandes élèves qui la quittent cette année et les petites qui ont le cœur gros encore de la rentrée dernière !

Celles qui s'en mêlent ont obtenu des résultats merveilleux avec leur propagande active, plus intéressée qu'elle n'en a l'air. Qu'elles en acceptent ici nos félicitations et nos remerciements :

déjà leur zèle reçoit leur récompense par les améliorations introduites sans cesse dans notre publication ; que ce zèle intelligent se soutienne, nous ne souhaitons que cela !

Maintenant, écoute bien, Florence :

J'ai découvert, moi, le moyen de passer un mois à Sénombécourt sans y mourir de consommation ! sans même y gagner le spleen ou la fièvre nerveuse !

Et d'abord, demanderas-tu, qu'est-ce que Sénombécourt ?

Voici :

Sénombécourt occupe un plateau battu par tous les vents du ciel, dépourvu d'arbres et de verdure, délavé en boue grise quand il pleut, égrené en poussière jaune quand le soleil luit et connu dans la contrée sous le nom de... hem ! Te voilà renseignée. Que veux-tu savoir de plus ?

Je devine :

Tu demandes s'il y a « du monde à voir » à Sénombécourt ?

Du monde à voir ? Mais certainement.

D'abord, on voit devant le « travail » presque toujours occupé, le maréchal-ferrant qui parfume les airs avec la saine odeur de la corne brûlée. On voit derrière ses rideaux relevés, Jeannette Lambin qui lambine dans le célibat quoiqu'elle ait plusieurs fois coiffé sainte Catherine. Elle prend patience en repassant des coiffes à trois sous la pièce. On voit, faisant tourner sa roue, le cloutier, conservateur et arriéré, qui en est encore à chanter la complainte du Juif-Errant et à nommer son chien « Azor ». On voit, dans sa boutique, l'épicier qui délivre le moins de « marchandise » pour le plus d'argent possible.

On voit les vieilles gens qui manquent de pain

encomber le bureau de tabac dont ils sont la meilleure clientèle.

On voit Jeannette, la femme de Jean, trainer sa fainéantise, sa curiosité, son commérage de seuil en seuil, sous le joli prétexte qu'elle ne peut pas faire autre chose ayant à tenir « sur le bras et au cou » Coco, son petit dernier, qui ne marche pas encore.

On voit aussi les poules de Chollet, les brebis de Touloup, les vaches de Jargigaud, les pourceaux, les dindons et les oies de tout le monde qui...

Ah bien ! si tu t'impatientes, Florence, je me déconcerte et...

« Mais, malheureuse, dis-tu, c'est se moquer de moi ! est-ce que je te parlais de ce qui se voit avec les yeux ?... »

— Calme-toi, m'y voici :

Tu demandes s'il y a quelqu'un à fréquenter à Sénomécourt, pour qui porte des gants et soigne ses ongles ?...

« Mais oui, mon ange :

— Il y a d'abord monsieur le curé, qui cache son titre de comte sous des soutanes râpées parce qu'il distribue aux pauvres l'argent destiné à les remplacer. Mais monsieur le curé passe tout son temps à l'église, au confessionnal, au chevet des malades et par monts et vaux à la poursuite des brebis égarés ; il ne lui en reste plus pour le « beau monde » !

Il y a aussi le médecin, sa femme et leur fille, tous trois gens d'esprit et de cœur, assure-t-on ; mais monsieur X, pauvre Esculape de village, emploie le jour et parfois la nuit à chevaucher d'une fluxion de poitrine, d'une fièvre maligne, d'un croup à une jambe cassée ; quand il descend de cheval, c'est pour monter dans son lit qu'il habite peu ; sa femme garde la maison pour répondre aux clients ; sa fille se prépare à entrer en religion. Aucune ressource pour le « beau monde » en cette famille !

Le juge de paix, célibataire, joue de la clarinette et fait des calembours.

L'huissier... on ne le reçoit pas ; d'ailleurs il cherche femme à la ville et cette infructueuse poursuite l'y retient la plupart du temps.

Le perceveur des domaines demande incessamment son changement, que ce soit monsieur Pierre ou monsieur Paul. Il ne veut donc se lier avec personne dans la crainte d'un brisement de cœur au départ, et n'aborde le « beau monde » que dans les grandes occasions.

Et ce sera toute « la société » de Sénomécourt, quand je t'aurai nommé le perceveur et sa femme dont il n'y a rien à dire ; le vieux baron de Grémoré, aveugle, sceptique, mais surtout mélomane ; et enfin une veuve qui, pour marier ses deux filles, les prodigue dans « les salons » !

« Les salons » à Sénomécourt, sont représentés par une grande chambre à tenture de papier rouge, flanquée d'une alcôve fermée et meublée de

jaune. Des chandeliers sous globe ornent la cheminée. A l'angle de cette cheminée, trône la maîtresse de la maison quand elle tient la Cour plénière. Son mari est notaire du lieu ; il fait bien ses affaires et celles de ses clients, et le bonheur serait parfait si Dieu lui avait donné un enfant.

Mais nul bonheur n'est parfait en ce monde !

A défaut d'enfant madame Jabatnoires possède une nièce, notre amie Julienne, qu'elle demande inutilement à ses parents depuis quinze ans qu'ils habitent Paris ! On la leur a confiée pour un mois dernièrement. Elle en arrive.

« Ah ! s'écrie-t-elle en prenant ma chambre d'assaut ce matin, me voici ! Je ne suis pas morte ! J'échappe aux pluies éternelles de Sénomécourt, aux concerts du bétail dans les rues boueuses ; aux diners homériques de ma tante ; aux ronflements de mon oncle durant toutes les soirées ; aux demandes en mariage de ses clients ; à la maussaderie de son chien goutteux, aux rebuffades de son chat ; à la tristesse monotone des jours, à la longueur des nuits ! J'échappe intacte à cent autres choses encore et grâce à qui, ma chère Jeanne ?... Grâce à vous !

— A moi ?...

— Oui, comptant sur le soleil, je n'avais emporté ni livres, ni ouvrages à Sénomécourt. Le soleil s'est abstenu ! pas une partie de chasse ou de pêche ! pas une promenade, pas même une station dans les jardins !... Lisons ! me dis-je : hélas ! la bibliothèque de mon oncle ne contient que des codes de tous les pays et de tous les temps ! celle de ma tante se borne... à trois rayons encombrés de graines potagères !... Travaillons ! poursuivis-je : ma tante a si grand soin de son linge que je n'y trouvais pas une reprise à faire ; la mercerie du lieu possédait pour toutes richesses un écheveau de laine verte et jaune ; en une heure j'en eus fait une paire de petits chaussons.

» Et la pluie tombait toujours, inondant la campagne, interceptant les communications !! Quand pourrai-je partir ?... » murmurais-je avec désespoir.

» Cette pensée du départ me fit tourner les yeux vers ma malle encore pleine. Je l'ouvris et me mis à la fouiller machinalement ; mes doigts rencontrent un corps dur sous une pile de mouchoirs : *Piano-revue*, année 1882 ! Ma mère sans doute aura glissé là ce recueil. Elle sait pourtant bien que le piano manque absolument à Sénomécourt, hélas !...

» Il n'y manquait pas tant que cela, grâce à un antique objet de ce nom, oublié dans la salle à manger de l'aveugle-mélomane !

» Il me le fit galamment apporter par trois bouviers et un forgeron ; je l'accordai moi-même tant bien que mal et grâce à la bibliothèque musicale découverte dans mes mouchoirs, j'eus de longues heures de solitude égayées par les grands maîtres, et des heures « mondaines » toutes ruis-

selantes de faciles harmonies. Le juge de paix se rajeunit le cœur, mariant sa clarinette à mon piano en attendant qu'il se marie lui-même à l'une des filles de la veuve, ce qui ne tardera pas, dit-on.

» Nous eûmes non-seulement des concerts mais encore des bals, toujours grâce à ce *Piano-revue*. Quand je vous disais, Jeanne, qu'un seul volume de cette publication est à lui seul une bibliothèque musicale! Emportez donc, détachés et achetés à grand prix le quart des morceaux qu'il contient! Or c'est vous qui m'avez offert en présent ce précieux volume et je vous vote les remerciements que mérite un pareil cadeau! songez donc : par lui les familles se distraient en commun, se civilisent et s'allient; la maison de mon oncle devient un centre agréable où ayant pris l'habitude de se réunir, on se réunira sans *Piano-revue*! ma bonne tante se dématérialisera tout naturellement; mon oncle, tenu en éveil par les réunions du soir, évitera l'apoplexie etc... »

Je riais de bon cœur.

« Mais c'est très sérieux ce que je dis là, poursuivit Julianne. En voulez-vous la preuve? Je consacre toutes mes économies du mois à l'achat du recueil nouveau; il m'en faut plusieurs exemplaires. »

J'en avais quelques-uns étalés sur ma table avec un format beaucoup plus grand que le précédent format et une couverture moyen-âge des plus attrayantes. Julianne les feuilleta :

« De mieux en mieux! s'écriait-elle enchantée, c'est ravissant! »

Tu recevras incessamment, ma Florence, un exemplaire de notre *Piano-revue* 1883, ayant pour titre :

Les Illustrations du Piano.

N'est-ce pas un aussi joli cadeau d'étrennes pour les grandes et même pour les moyennes personnes, que la *Poupée Modèle* pour les petites filles?

Ta JEANNE.

CHARADE

Mon premier, mon second, qui s'accordent au mieux,
Forment en s'unissant un son harmonieux.

— D'une ironie impertinente

Mon dernier est la marque souvent inconvenante :

Ce n'est qu'un geste de la main,

Familier à plus d'un gamin.

— Mon entier fut l'illustre père

D'un ordre vénéré, dans lequel Lacordaire

A brillé d'un nouvel éclat :

Par la sainte parole avec force il combat.

— Puis c'est encor le nom d'une île,

Dont nous appartenait jadis le sol fertile;

Elle reste française et d'esprit et de mœurs;

Néanmoins les Anglais en sont les possesseurs.

ÉNIGME

Neuf ont porté mon nom, dont plusieurs sont des
[saints;

Je qualifie aussi quelque œuvre méritoire;

Je babille, je vole, et je suis blanche et noire :

On peut me deviner sans être des plus fins.

HOMONYMES

L'aimerez-vous parée à l'ombre des vieux sau-
[les ?

Ou drapée à plis creux sur de blanches épaules?

Trouvez-vous franchement qu'elle mérite ou non

L'épithète flatteuse accolée à son nom?...

MOSAÏQUE

Quand pour sa droiture, il ne suivois le droit chemin, il le suivois pour avoir trouvé, par expérience, qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux et le plus utile.

(Montaigne.)

Peu de gens ont assez de fonds pour souffrir la vérité et pour la dire.

(Vauvenargues.)

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

(Vauvenargues.)

CURIOSITÉ HISTORIQUE

La première fille de la Charité.

C'était une pauvre paysanne, qui, tout en gardant les vaches, avait appris à lire, en demandant aux passants de lui indiquer les lettres; elle enseignait les petites filles de son village à prier Dieu; saint Vincent-de-Paul l'encouragea: elle lui demanda la permission de servir les malades. Il la confia à mademoiselle Le Gras; cette pauvre fille montra, dans le service des malades, une aptitude et une charité extraordinaires; elle plaça dans son propre lit, faute de ressources, une femme atteinte de la peste, et mourut elle-même de la contagion.

Elle était de la paroisse de Villepreux et elle mourut à Paris, sur la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Son nom est inconnu.

RÉBUS



Explication de l'Énigme de Novembre : son, semblable.

Explication du Logogriphe : hygiène, hyène.

Explication du Rébus de Novembre : A grand pêcheur échappe anguille.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY